

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALERY LARBAUD.

PRINTEMPS 1927

CAHIER XI

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

COMMERCE
CHINESE TRIMESTRIELLE MENSUELLE EN LANGUE
LES SOINS DE LA TERRE ET L'AGRICULTURE
LEON-LOUIS VIGOREUX, AUTEUR ET EDITEUR

CHINE XI

PRINTEMPS 1962

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969

Printed in Germany

SOMMAIRE

PAUL VALÉRY

ESSAI SUR STENDHAL

(A PROPOS DE LUCIEN LEUWEN)

LÉON-PAUL FARGUE

TROUVÉ DANS DES PAPIERS DE FAMILLE

VALERY LARBAUD

SUR LE REBUT

BERNARD GROETHUYSEN

ESSAI SUR LA PENSÉE DE SAINT AUGUSTIN

HENRI HERTZ

PRÉPARATIFS DE CRÉATION

PIERRE JEAN JOUVE

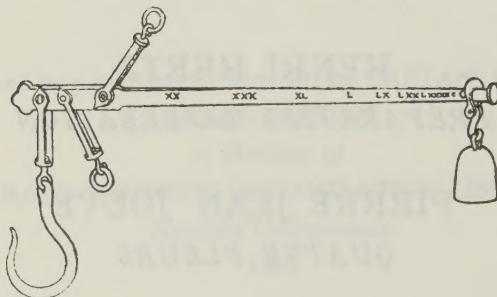
QUATRE FLEURS

RENÉ GUILLERÉ

SAINTE RUSSIE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2,900 EXEMPLAIRES
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 300 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 400,
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 401 A 2900.

N°2131



Le vaincu de toutes les batailles, l'homme qui n'a pas
suivi à faire sauter une bombe sans détruire une

ESSAI SUR STENDHAL

(A PROPOS DE LUCIEN LEUWEN)

Dans tous les partis, plus
un homme a d'esprit, moins
il est de son parti.

STENDHAL.

Digitized by the Internet Archive
in 2024

Je viens de relire un *Lucien Leuwen* qui n'est pas tout à fait celui que j'ai tant aimé il y a trente ans. J'ai changé et il a changé. Je me hâte de dire que le second *Leuwen* qui réforme, augmente et améliore le premier, développe, après l'avoir ravivé, le délicieux souvenir de l'ancienne lecture. — Mais je ne renie pas mon plaisir de jadis.

* * *

L'opinion s'est montrée parfois rigoureuse pour Jean de Mitty, qui fut le premier éditeur de *Leuwen*, vers 1894. Je veux bien que le texte qu'il nous offrit à cette époque paraisse désormais un texte regrettable, écourté, assez gravement altéré peut-être, et je n'ignore pas que Mitty lui-même a pu donner quelque prise à de sévères jugements qui ne se limitaient pas à cette publication, et qui le visaient en personne.

Mais moi, je me trouve encore son obligé, et je me risque à n'en dire ici qu'un peu de bien. Nous nous étions rencontrés chez Stéphane Mallarmé, où il venait assez souvent le mardi. Au sortir de ces précieuses soirées, il arrivait plus d'une fois que nous descendions en causant par la rue de Rome à demi ténébreuse, vers le centre radieux de Paris, nous entretenant volontiers de Napoléon ou de Stendhal.

En ce temps-là, je lisais passionnément la *Vie d'Henri Brûlard* et les *Souvenirs d'Egotisme*, que je préférais aux romans célèbres, au *Rouge*, et même à la *Chartreuse*. Les intrigues, les événements ne m'importaient pas. Je ne m'intéressais qu'au système vivant auquel tout événement se rapporte, l'organisation et les réactions de quelque homme ; en fait *d'intrigue*, son intrigue intérieure. Mitty préparait alors, — accommodait, si l'on veut, — le petit volume de *Lucien Leuwen*, qu'il ne manqua pas de m'envoyer, à peine publié chez Dentu. Ce livre me fit un plaisir extrême ; je fus des premiers à le lire, et je l'ai célébré un peu partout.

* * *

Jusque-là, je n'avais rien lu sur l'amour qui ne m'eût excessivement ennuyé, paru absurde ou inutile. Ma jeunesse plaçait l'amour si haut et si bas, que je ne trouvais rien d'assez fort, ni d'assez vrai, ni d'assez dur, ni d'assez tendre dans les œuvres les plus illustres. Mais dans *Leuwen* la délicatesse extraordinaire du dessin de la figure de *Madame du Chasteller*, l'espèce noble et profonde du sentiment chez les héros, le progrès d'un attachement qui se fait tout-puissant dans une sorte de silence ; et cet art extrême de le contenir, de le garder à l'état incertain de soi-même, tout ceci me séduisit et se fit relire. J'avais peut-être mes raisons pour être touché assez intimement par ces qualités indéfinissables ; et d'ailleurs, j'étais étonné de l'être ; car je ne souffrais pas, et je ne souffre guère encore, d'être illusionné par un ouvrage d'écriture au point de ne plus distinguer nettement mes affections propres de celles que l'ar-

tifice d'un auteur me communique. Je vois la plume et celui qui la tient. Je n'ai pas souci, je n'ai pas besoin de ses émotions. Je ne lui demande que de m'instruire de ses moyens. Mais *Lucien Leuwen* opérait en moi le miracle d'une confusion que j'abhorre...

* *

Quant au tableau de la vie provinciale, parisienne, militaire, politique, parlementaire ou électorale, charmante caricature des premières années du règne de Louis-Philippe, comédie vive et brillante, vaudeville parfois, — comme la *Chartreuse de Parme* songe parfois à l'opérette, — il me donnait un divertissement tout illuminé de traits et d'idées.

Tendre et vivante fut mon impression du premier *Leuwen*. Pourquoi ne pas montrer un rien de reconnaissance à l'ombre de ce pauvre Mitty auquel je dus quelques heures charmées ? Je fus ravi, touché par ce *Leuwen* primitif et imparfait que je tenais de lui ; je

ne relirai pas désormais la critiquable leçon qui fut son œuvre. Ce m'est une raison pour adresser quelques mots aimables d'adieu à ce premier texte, et à qui le publia.

* * *

A peine je viens d'écrire (un peu plus haut) ces noms de vaudeville et d'opérette, je pressens le lecteur choqué. Il n'aime pas sans doute le mélange des castes littéraires ; Stendhal loué par Taine et par Nietzsche, Stendhal presque philosophe, étonne d'être mis si près de simples hommes d'esprit. Mais la vérité et la vie sont désordre ; les filiations et les parentés qui ne sont pas surprenantes ne sont pas réelles...

Je crois donc voir un certain chemin qui de Stendhal par Mérimée, par le Musset de *Fantasio*, mène peut-être vers les théâtres mineurs du Second Empire, vers les princes et les conspirateurs des Meilhac et Halévy ? — Et ce fil capricieux viendrait d'assez loin. (Mais sur la sphère de l'esprit tout vient de tout et va partout.)

Stendhal, amateur d'opéra-buffa, devait raffoler des petits romans de Voltaire, merveilles à jamais de promptitude, d'activité et de terrible fantaisie. Dans ces œuvres prestes et cruelles, où la satire, l'opéra, le ballet, le pamphlet, l'idéologie se combinent à la faveur d'un mouvement infernal, fables qui firent les scandaleuses délices de la fin du règne de Louis XV, un esprit sans inertie ne peut-il considérer les élégantes aïeules des opérettes qui amusèrent sans pitié les derniers jours du règne de Napoléon III ? — Je ne relis la *Princesse de Babylone*, *Zadig*, *Babouk*, *Candide*, sans croire entendre je ne sais quelle musique mille fois plus spirituelle, plus critique et plus diabolique que celle d'Offenbach et de ses pareils.

En somme j'ose penser que *Ranuce-Ernest* aurait pu régner aux Variétés, et le docteur *Dupoirier* exercer au Palais-Royal.

* * *

Beyle tenait heureusement du siècle où il naquit l'inestimable don de la vivacité. La prépotence pesante

et l'ennui n'eurent jamais de plus prompt adversaire. Classiques et Romantiques entre lesquels il se mut et étincela, irritaient sa verve précise. On l'eût amusé (mais flatté dans le fond) de lui faire entrevoir, au travers d'une carafe magique, tout son avenir doctoral. Il eût vu dans l'eau enchantée ses formules devenir thèses, ses manies se faire préceptes, ses boutades se développer en théories, des doctrines sortir de lui, des commentaires infinis déduits de ses brèves maximes. Ses motifs favoris, *Napoléon*, *l'amour*, *l'énergie*, *le bonheur*, ont engendré des volumes d'exégèses. Des philosophes s'y sont mis. L'érudition a pointé ses yeux grossissants sur les moindres points de sa vie, sur ses griffonnages, sur les factures de ses fournisseurs. Une sorte d'idolâtrie naïve et naïvement mystérieuse vénère le nom et les reliques de ce briseur d'idoles. Suivant l'usage, ce qu'il avait de bizarries a excité l'imitation. Tout le contraire de lui-même, de sa liberté, de son caprice, de son goût de l'opposition est né de lui. Il y a beaucoup d'imprévu dans l'opération de la gloire. La gloire

est toujours mystique, même la gloire des athées.

Au diable ce Stendhal ! dit parfois l'esprit de Stendhal reparu dans quelque lecteur non conformiste.

* *

Victime de son père, victime de gens de bien et de gens sérieux qui l'enchaînent ou qui l'ennuient, — esclave assez peu esclave de ces pesants travailleurs du Conseil d'Etat, les piliers de l'Empire, consulteurs, rapporteurs, directeurs qui devaient fournir sans relâche à la fièvre du maître, aux besoins d'une France immense et d'une situation perpétuellement critique leur aliment de réponses, de règlements de détail, de chiffres, de décisions et de précisions, il avait connu de très près, noté, percé, raillé les sottises et les vertus des hommes en place ; observé quelquefois leur véna-lité, toujours leur soif de l'avancement, leurs calculs profonds et puérils, leur futilité méticuleuse, leur goût des phrases et de l'importance, les embarras qu'ils se

faisaient et qu'ils faisaient ; leur courage incroyable devant ces montagnes de dossiers, ces colonnes de nombres qui écrasent l'âme sans enrichir l'intellect, écritures infinies qui donnent au pouvoir l'illusion d'exister, de savoir, de prévoir et d'agir... Beyle oppose toujours quelque jeune homme pur et quelque homme d'esprit à ces monstres de besogne, de niaiserie, de cupidité, de sécheresse, d'hypocrisie ou d'envie, dont il a peint tant de fois les visages, les caractères et les actes. Il concevait par ses dégoûts, il s'assurait par soi-même que la véritable valeur peut être séparée des vanités, des paperasses, des mensonges, de la solennité, de l'automatisme. Il avait remarqué que ces hommes importants, si nécessairement associés à la bonne marche des affaires, sont nuls et muets devant l'imprévu. Un Etat qui n'a pas quelques improvisateurs en réserve est un Etat sans nerfs. Tout ce qui marche vite le menace. Ce qui tombe des nues l'anéantit.

On lit aisément dans Beyle qu'il eût aimé de traiter de grandes affaires en se jouant. Il crée amoureuse-

ment des hommes aux jugements nets et brefs, aux ripostes instantanées *du même ordre de durée* que les événements, aussi brusques, aussi surprenantes que les surprises, — ministres ou banquiers qui mènent, tranchent, traversent les circonstances, combinent le plaisant au profond, dosent finesse et pertinence, et dont on sent bien qu'il les habite, qu'il intrigue ou qu'il gouverne à la légère sous leurs masques, et que d'ailleurs il se venge en les créant de ne pas être ce qu'ils sont. Tout écrivain se récompense comme il peut de quelque injure du sort.

Chez bien des hommes de valeur, cette valeur dépend de la variété des personnages dont ils se sentent capables. Henri Beyle, capable d'un bon préfet du type 1810, n'en était pas moins un diable d'homme toujours déchaîné contre ce qu'il y a de plus respectable. Ce sceptique croyait à l'amour. Cette mauvaise tête est patriote. Ce notateur abstrait s'intéresse à la peinture (ou s'efforce, ou fait semblant de s'y intéresser). Il a des prétentions au positif, et il se fait une mystique de la passion.

Peut-être l'accroissement de la conscience de soi, l'observation constante de soi-même conduisent-elles à se trouver, à se rendre divers ? — L'esprit se multiplie entre ses possibles, se détache à chaque instant de ce qu'il vient d'être, reçoit ce qu'il vient de dire, vole à l'opposé, se réplique et attend l'effet. Je trouve à Stendhal le mouvement, le feu, les réflexes rapides, le ton rebondissant, l'honnête cynisme des Diderot et des Beaumarchais, ces comédiens admirables. Se connaître n'est que se prévoir ; se prévoir aboutit à jouer un rôle. La conscience de Beyle est un théâtre, et il y a beaucoup de l'acteur dans cet auteur. Son œuvre est pleine de mots qui visent la salle. Ses préfaces parlent au public devant le rideau, clignent de l'œil, font au lecteur des signes d'intelligence, le veulent convaincre qu'il est le moins niais dans l'auditoire, qu'il est dans le secret de la farce, que lui seul sent le fin du fin. « *Il n'y a que vous et moi* », disent-elles.

Ceci a fait merveille pour la fortune posthume de Stendhal. Il rend son lecteur fier de l'être.

Beyle ne peut se tenir d'animer directement ses ouvrages. Il brûle d'être soi-même en scène, d'y rentrer à tout coup ; il prodigue la fausse confidence, les apartés, le monologue. Il agite en personne ses fantoches, dont il se compose une troupe sociale fort complète, où les emplois sont définis comme dans l'ancien théâtre. Il se fait des amants, des barbons, des prélats, des diplomates, des savants, des républi-cains, des militaires de l'ex-Garde. Ces types sont plus convenus que ceux de Balzac ; et donc, plus dessinés. Il en voit les idées plus que la pensée, les sentiments plus que les ressorts et que la fonction dans le monde. Pour lui, Napoléon par exemple, est un *héros* ; il est un modèle d'énergie, d'imagination, de volonté, une grande âme pourvue d'un intellect prodigieusement net, un amant de la grandeur idéale, qui aime la puissance et la gloire d'une amour passionnée à la Stendhal. Mais Balzac voit l'organisateur et l'Empire, le Code Civil,

la Révolution accomplie, consolidée, maîtrisée, la Société rétablie, la légende sortir de l'histoire, et par la vertu populaire du mythe envahir le domaine politique.

Beyle aperçoit de Napoléon ses traits antiques, son aspect italien, ses caractères si fortement marqués où il retrouve Rome et Florence, le César et le Condottier. Balzac considère surtout l'Empereur des Français.

On voit que le parallèle de Balzac et de Stendhal si l'on prenait quelque intérêt à cet exercice, pourrait se concevoir et se poursuivre assez raisonnablement. Ils opèrent l'un et l'autre sur la même époque et la même substance sociale. Ce sont deux observateurs imaginatifs du même objet...

* * *

Tous les personnages de Stendhal ont ce vice ou cette vertu commune : qu'ils ne peuvent, en toute occasion, qu'ils ne manifestent, chacun suivant sa

figure ou selon son état, quelque *antipathie* ou quelque *sympathie* de leur premier moteur.

L'artiste, quelquefois, semble chérir ses bêtes noires. On aime sans le savoir ce que l'on tourmente avec plaisir. Il les charge et les marque, et les perce, ou les déchire avec délices. Il y revient, il prend un goût infini à se moquer de leur bêtise, de leurs bassesses, de leurs calculs. Personne qui ne soit chez lui plus ou moins raillé ; nul qui ne trompe ou ne soit trompé ; ou les deux à la fois, ce qui est le cas ordinaire. Même ses préférés sont des victimes de leur cœur tendre, et les dupes du Beau.

On ne voit pas nettement pourquoi Stendhal ne s'est pas donné au théâtre, auquel tout le destinait. On peut rêver sur ce vide, si l'on a ce loisir. L'époque, sans doute, n'était pas encore celle où drames et comédies par Henry Beyle eussent eu chance de plaire.

Mais lui, auteur qui est un acteur intime, il se dresse une scène dans son esprit, — ou dans son âme, ou dans son cerveau — (le mot importe peu, il ne s'agit que de désigner cette sorte de lieu-temps où se passe ce

que chacun est seul à voir, — où ce que l'on y voit est peu distinct de ce qu'on veut et que l'on fait).

Sur ce tréteau privé, il donne sans relâche le spectacle de Soi-Même ; il se fait de sa vie, de sa carrière, de ses amours, de ses ambitions très diverses, une pièce perpétuelle ; joue ses gestes, articule ses répliques, ses réponses à ses impulsions, à ses naïvetés, à ses « fiascos » de divers genres.

Entre les personnages de cette moralité toujours en acte, indéfiniment représentée, ranimée incessamment par les circonstances, paraissent quelques êtres allégoriques, ou entités familières : *le Beau Idéal*, *le Bonheur*, *la Lo-gi-que*, *l'Argent*, *le Style Noble...* L'ombre de Bonaparte, la silhouette du Jésuite, le fantoche du *plus fripon des Kings*, etc., viennent à tour de rôle se faire acclamer ou siffler sur le théâtre.

Il y a même une certaine *musique* de ce mimodrame. On entend quelquefois éclater dans le texte comme des thèmes tout personnels, certaines locutions, presque des interjections, qui n'ont qu'une valeur de *signaux nerveux*, qui sonnent le ralliement de l'énergie, la résur-

rection du *plus cher souvenir*, le réveil de la volonté d'être encore ce que l'on fut, et de souhaiter ce que l'on souhaita...

Ce sont des formules brusques et brèves qui rompent les chaînes de l'instant, ébranlent un jour morne, et surgissent de l'être comme des rappels aux armes, comme si, au milieu de circonstances médiocres ou assommantes, contre l'excès d'ennui ou de mélancolie, contre la sensation d'une condition mesquine et de malheur, retentissait le timbre tout-puissant de la valeur personnelle, le cri d'alerte de *l'unique soi-même* et presque le son clair de la trompette dont le coup de langue jadis saisissait et redressait le jeune dragon assoupi sur sa bête, quand la recrue de son régiment s'en allait à travers les Alpes rejoindre l'armée de réserve de l'an VIII (1).

Le thème de l'égoïsme égotiste sonne ainsi sous sa plume : ALORS COMME ALORS !...

Autre thème : celui des *Filets trop haut.*

(1) Stendhal fut dragon et non pas hussard. D'ailleurs quand il a passé les Alpes, il n'était pas encore incorporé. (Remarque de M. Arbelet.)

L'orgueil les tend si haut que rien de réel jamais ne s'y vient prendre. La vanité tient le tramail dans les bas-fonds et pêche ça et là toujours quelque avantage sensible.

Ces questions d'orgueil et de vanité sont essentielles quand il s'agit d'un homme qui se produit au public ; elles se mêlent curieusement au talent, l'excitent et même l'engendrent, le dépravent ou l'orientent continuellement. Il faut donc s'y arrêter un moment à l'occasion de Stendhal et en faire quelque réflexion. Les quantités comparées de vanité ou d'orgueil qui sont impliquées dans une œuvre sont des *grandeur*s que les chimistes de la critique ne doivent cesser de rechercher. Elles ne sont jamais nulles.

* * *

Le moins sot des auteurs illustres, tourmenté toutefois du désir d'être lu et d'émouvoir éternellement, Stendhal, malgré tant d'esprit qu'il avait, malgré tant

de plaisir qu'il trouvait à se surprendre, à se reprendre, à se réveiller de ses ridicules, à se railler, comme on se pince pour se ressaisir et se concevoir, n'a pas laissé d'être partagé entre sa grande envie de plaire et d'entrer dans la gloire, et la manie ou la volupté d'être soi-même, à soi-même, et selon soi seul, qui s'y oppose. Il sentait dans sa chair secrète l'éperon de la vanité littéraire ; mais il y sentait, un peu plus avant, l'étroite et bizarre morsure de l'orgueil absolu qui ne veut dépendre que de soi.

Nos talents nous pressent de s'employer ; la formation vive et incessante des idées enfante une étrange impatience de les produire. L'œuvre future fermente dans son auteur futur. Mais cette fureur veut vendre notre âme aux autres ; mais cette puissance, quand enfin elle s'épanche et se donne carrière, nous conduit presque toujours loin de nous-mêmes ; elle entraîne notre Moi où il ne comptait pas aller. Elle l'engage dans un monde d'exhibitions, de comparaisons, d'évaluations réciproques, où il devient, en quelque sorte, pour soi-même *un effet de l'effet qu'il produit sur un*

grand nombre d'inconnus... L'homme *connu* tend à ne plus être qu'une émanation de ce nombre indistinct d'inconnus, c'est-à-dire une créature de l'opinion, un monstre absurde et public auquel le vrai homme peu à peu le cède et se conforme.

Ainsi en est-il de ces bienheureux que leur humilité a fait mettre sur des autels où l'on voit ces pauvres dorés et ces humbles encensés.

* * *

Nous écoutons les tentations de nos puissances aux dépens de ce que nous avons au cœur de plus précieux peut-être ; de ce qui est jaloux, farouche, incommuniquable et qui veut d'être. Cet insulaire naïf et cet amant de la gloire (qui ne l'est pas moins) s'arrangent enfin comme ils le peuvent d'une seule et même destinée...

* * *

Comment se tirer de cette contrariété de deux instincts capitaux de l'intelligence ? — L'un nous excite à solliciter, à forcer, à séduire les esprits au hasard. L'autre jalousement nous rappelle à notre solitude et étrangeté irréductibles. L'un nous pousse à paraître et l'autre nous anime à être, et à nous confirmer dans l'être. C'est un conflit entre ce qu'il y a de trop humain, dans l'homme, et ce qui n'a rien d'humain et ne se sent point de semblable. Tout être fort et pur se sent autre chose encore qu'un homme, et refuse et redoute naïvement de reconnaître en soi l'un des exemplaires indéfiniment nombreux d'une espèce ou d'un type qui se répète. Dans toute personne profonde, quelque vertu cachée engendre incessamment un solitaire. Elles ressentent par instants, au contact ou au souvenir des autres êtres, une douleur particulière dont la sensation vive et brusque les perce, et les fait se resserrer aussitôt dans une île intime indéfinissable. C'est un

accès réflexe d'inhumanité, d'antipathie invincible, qui peut s'avancer jusqu'à la démence, comme il advint à cet empereur qui souhaitait que toute la race des hommes n'eût qu'une tête que l'on tranchât d'un coup. Mais chez des êtres de nature moins brutale et plus intérieure, ce sentiment si énergique, cette obsession de l'homme par l'homme, peut enfanter des idées et des œuvres. La victime du mal de n'être pas unique se consume à inventer ce qui la sépare des autres. Se rendre singulière est sa manie. Et peut-être n'est-ce pas tant de se placer au-dessus de tous qui la travaille et la tourmente, que de se mettre tout à l'écart, et comme au delà de toute comparaison ? Les « grands hommes » font sourire certains hommes « incommensurables ».

* * *

Peut-être l'immense « péché », — le péché métaphysique par excellence, que les théologiens ont nommé du beau nom d'*orgueil*, a-t-il pour racine dans l'être

cette irritabilité du besoin d'être unique ? — Mais encore, en poussant plus avant cette réflexion, en la conduisant un peu trop loin, sans doute, sur le chemin des sentiments les plus simples, — trouverait-on, au fond de l'orgueil, seulement l'horreur de la mort, car nous ne connaissons la mort que par les autres qui meurent, et si nous sommes réellement leur semblable, nous mourrons aussi. Et donc, cette horreur de la mort développe de ses ténèbres je ne sais quelle volonté forcenée d'être *non-semblable*, d'être l'indépendance même et le singulier par excellence, c'est-à-dire d'être un dieu. Refuser d'être semblable, refuser d'avoir des semblables, refuser l'être à ceux qui sont apparemment et raisonnablement nos semblables, c'est refuser d'être mortel, et vouloir aveuglément ne pas être de même essence que ces gens qui passent et fondent l'un après l'autre autour de nous. Le syllogisme qui mène Socrate à la mort plus sûrement que la ciguë, l'induction qui en forme la *majeure*, la déduction qui le conclut, éveillent une défense et une révolte obscure dont le culte de soi-même est un effet qui se déduit facilement.

Voilà où se dirige l'égotisme quand on remonte à ce qu'il peut être dans sa source. J'ai été quelque peu plus loin dans cette recherche qu'il ne convenait sans doute au sujet de Stendhal ; ce que je viens d'écrire s'adapterait mieux à Nietzsche, et serait en sa place dans la marge d'*Ecce Homo* plutôt que dans celle d'Henri Brûlard. Mais le plus enferme le moins, et l'éclaire. Mais le *moi* infecté ne fait qu'exagérer et rendre affreusement sensibles les secrètes dispositions et les tentations profondes qui ne manquent pas dans le *moi* à peu près normal.

Quant à l'égotisme à la Stendhal, il implique une croyance, la croyance à un *Moi-naturel* dont la culture, la civilisation et les mœurs sont ennemis. Ce *Moi-naturel* nous est connu, et ne peut nous être connu, que par celles de nos réactions que nous jugeons ou imaginons primitives et véritablement spontanées. Plus ces réactions nous paraissent indépendantes du milieu social, et des habitudes, ou de l'éducation qu'il nous a données, plus précieuses et authentiques sont-elles pour l'Egotiste.

Ce qui me frappe, m'amuse, et même me charme, dans cette volonté de naturel de l'Egotiste, c'est qu'elle exige et comporte nécessairement une *convention*. Pour distinguer ce qui est naturel de ce qui est conventionnel, une convention est indispensable. Comment démêler autrement ce qui est *nature* de ce qui est *culture* ? — Le naturel est variable ; le spontané a des origines très diverses dans chacun. Croit-on que même l'amour ne soit pas pénétré de choses apprises, qu'il n'y ait pas de la tradition jusque dans les fureurs et les émois et les complications de sentiments et de pensées qu'il peut engendrer ? — Si même je dis que *le naturel est ce qui, dans les dispositions et les mouvements de quelqu'un, émane directement de l'organisme*, je dis par là qu'il y a autant de modes d'être naturel qu'il y a de complexions différentes, c'est-à-dire d'individus, dont chacun trouvera les actes et les paroles d'un autre fort éloignés de la nature, — *qu'il trouve en soi*.

* * *

Remarque : Etre *égotiste* et utiliser les œuvres d'autrui avec le sans-gêne que l'on sait, c'est là une combinaison bien faite pour étonner.

* * *

On voit bien d'ailleurs ce qu'il y a de divertissant à proclamer, à confesser la « nature » et le « naturel » comme une thèse, et dans les formes d'une théorie.

Ce système séduisant et naïf, qui se rattache à Rousseau, et qui reparaît aussi souvent que l'état civilisé fait sentir à quelqu'un des gênes et des lois plus que des avantages, enorgueillit assez ceux qui le ré-inventent et ceux qui les suivent. Il est à la fois une manière de morale intime, une règle de conduite dans le monde, une religion de la personnalité, un

parti-pris littéraire et une conséquence de ce tempérament de comédien-né que je trouve à Stendhal, et à tous ceux qui se confessent. Rien de plus intéressant, et rien, peut-être, de plus comique ; rien de plus excitant, rien de plus ingénue que de prendre le parti d'être *soi*, ou celui d'être *vrai*. Cette simple et grande décision n'est pas rare en littérature. Les exemples abondent, car les attraits sont vifs. Un moyen court d'être *original*, — (superstition voisine), — et de l'être en se bornant à être ; l'assurance de trouver de belles facilités une fois accompli un certain coup d'audace initial ; la licence d'utiliser les moindres incidents d'une vie, les détails insignifiants qui donnent de la vérité ; la liberté d'employer le langage immédiat et de créer des valeurs avec des riens généralement passés sous silence dans les livres ; les charmes certains d'un éclairage de nos mœurs qui fait nettement paraître ce que l'ombre abolit et couvre d'ordinaire, voilà de grands avantages.

Le cynisme dans les œuvres signifie généralement un certain point d'ambition désespérée. Quand on ne

sait plus que faire pour étonner et survivre, on se prostitue, on livre ses *pudenda*, on les offre aux regards.

Après tout, il doit être assez agréable de se donner à soi-même, et de donner aux gens, par le seul fait de se déboutonner, la sensation de découvrir l'Amérique. Tout le monde sait bien ce que l'on verra ; mais il suffit d'ébaucher le geste, tout le monde est ému. C'est la magie de la littérature.

* * *

L'Egotisme littéraire consiste finalement à jouer le rôle de *soi* ; à se faire un peu plus *nature* que nature ; un peu plus *soi* qu'on ne l'était quelques instants avant d'en avoir eu l'idée. Donnant à ses impulsions ou impressions un *suppôt* conscient qui à force de différer, de s'attendre à soi-même, et surtout de *prendre des notes*, se dessine de plus en plus, et se *perfectionne* d'œuvre en œuvre *selon le progrès même de l'art de l'écrivain*, on se substitue un personnage d'invention

que l'on arrive insensiblement à prendre pour modèle. Il ne faut jamais oublier que dans l'observation que nous faisons de nous, il entre infiniment d'arbitraire...

* * *

Je ne serais point étonné que Stendhal se soit fortifié dans l'égotisme par la fréquentation de quelques-uns de ces Anglais délibérément originaux qui se voyaient alors en Italie, très occupés d'être excentriques, ayant les grands moyens de l'être, — le physique, l'ennui, la froide fantaisie, les guinées, l'insolence essentielle, le prestige de leur nation qu'ils faisaient profession de scandaliser, sachant bien qu'elle ne hait pas d'être choquée. L'effet sur lui de ces milords put être assez excitant. Songez à ce qu'il a le plus haï en ce monde, à la petitesse, à l'économie, à l'absence de tout caprice, aux habitudes sottes ou sordides, à toutes les vertus anti-passionnelles, — (terreur de l'opinion, terreur de la dépense, terreur

d'aimer ce que l'on aime), qu'il avait observées de près, subies, blasphémées dans son enfance, qui lui avaient rendu Grenoble et toute la province française odieuses. Il abhorre les traditions, la petite ville, la vanité locale, la médiocrité infligée. Quand il y pense, il se hérisse et se fait insulaire de l'île MOI.

On n'avait pas encore inventé cette tardive amour des petites patries, des clochers et des choses mortes qui s'est curieusement combinée de nos jours avec un excès de nouveautés. Le culte des localités et des ancêtres n'était point encore restitué, car les chemins de fer et les effets désordonnés de l'économie moderne n'avaient point encore fait sentir à quelques-uns le besoin plus ou moins profond de racines plus ou moins réelles, et la nostalgie d'un état quasi végétal que ceux qui l'ont subi n'ont pas toujours excessivement goûté.

* * *

Stendhal est un des hommes que leurs impressions d'enfance ont le plus clairement formés, armés, défi-

nitivement marqués. Il jugera toute sa vie selon les souvenirs du jeune Beyle, et ses jugements seront immédiatement fondés sur eux. Son père, sa tante Séraphie, ses grands-parents, le fantôme délicieux de sa mère, ses premiers amis, ses maîtres ne cessent point de lui servir de types, étalons de sensibilité, de méchanceté, de sottise ou d'ennui. Il leur rapporte tous les êtres qu'il rencontre par la suite. Il entre dans la maturité pourvu de tout un jeu de caractères.

* * *

Un jour anniversaire de sa naissance, Henri Brûlard déboutonne son pantalon. C'est pour écrire dans la ceinture : *Je viens d'avoir la cinquantaine.*

Tout amateur de Brûlard a perdu quelques minutes à rêver sur cette confidence. A quoi peut-elle bien répondre ? — A quoi vise cet acte peu commun ? — A quoi rime l'acte second de le noter ? — Beyle a-t-il véritablement passé cette écriture sur un registre si

personnel ? — Que s'il a purement inventé ce petit acte, à quelle fin s'adresse cette bizarre invention ? — Quel lecteur à venir pense-t-il devoir être affecté par elle ? — Voulait-il « faire vivant et singulier », ou accuser la sincérité de son journal par l'intimité presque indécente de ce détail ? *Hypotheses non fingo...*

* * *

Mais à quoi riment aussi ces caprices linguistiques, ces notations si nombreuses où s'insèrent des mots anglais ou italiens de peu de mystère ?

Pourquoi écrire — Lettre of the author of the Cenci ? — Ou bien c'est à *forthy* (sic) *seven* que Dominique..., etc.

D'autres fois, il opère d'innocentes permutations de syllabes, — les *trespres*, la *ligionre*...

J'espère de tout mon cœur qu'il ne se flattait pas d'abuser par là les curieux.

Je ne vois dans ces habitudes qu'une comédie de cryptographie. Il fait semblant d'écrire en chiffre, à

peu près comme un acteur fait semblant de manger ou de boire ; et peut-être le fait-il pour se donner la sensation d'être de connivence avec soi-même, — *d'être un peu plus intime avec soi-même que ne l'est avec soi-même le commun des MOI.*

Peut-être songeait-il vaguement que le langage natal, celui de la parole intérieure, lui pourrait insidieusement suggérer, par le détour de l'expression, quelque manière de sentir qui ne fût absolument sienne, et indépendante de sa nation ? Le Moi libre habite Cosmopolis et pense en toutes les langues.

Il est vrai que tout homme jalousement et puissamment personnel se forge un langage secret. Il se passe dans une tête ce qui se passe dans une famille, ou dans une très petite société fermée, comme un couple d'amis ou d'amants. Toute complicité se scelle aussitôt par l'institution d'un vocabulaire réservé. Toute entente privée s'organise aux dépens des conventions publiques. Stendhal conspire avec Stendhal, sous des noms variés — (129 pseudonymes comptés par Léautaud), parfois contre Stendhal, toujours

contre les sots, les importants et les insensibles.

Stendhal inventeur du *happy few*, me fait songer par ce goût si marqué pour le secret dans les opinions et pour les petits cercles de mêmes sympathies et antipathies, à cette génération spontanée de groupes très étroits, très fervents, et justement excessifs d'où sortirent toutes les nouveautés et les idées qui ont transformé deux ou trois fois notre littérature et nos arts depuis cinquante ou soixante ans. Il est, en un certain sens, l'ancêtre de cet « ésotérisme » qui se trouve à l'origine du Naturalisme, du Parnasse et du Symbolisme. L'expérience a fait voir que les *chapelles* ont du bon. Le « grand public » a droit aux produits réguliers et éprouvés de l'industrie. Mais le renouvellement de l'industrie exige de nombreux essais, d'audacieuses recherches qui ne se peuvent instituer qu'aux laboratoires, et les seuls laboratoires permettent de réaliser les températures très élevées, les réactions rarissimes, les degrés d'enthousiasme, les analyses extrêmes sans quoi la science ni les arts n'auraient qu'un avenir trop prévu.

* *

Les quelques traits de Beyle que je viens de rappeler sont assez précieux étant peu explicables. Ils dépendent sans doute de théories et de manies. J'y crois distinguer un certain calcul, une spéulation sur le lecteur futur, une intention sensible de séduire par le négligé et l'impromptu apparent, — lesquels impliquent et insinuent *le seul à seul* dans les rapports de l'auteur et de l'inconnu à séduire...

Idéologue à sa façon, Stendhal aimait les préceptes et les principes. Il se faisait des axiomes de conduite et d'esthétique ; il prétendait au raisonnement. Il n'est pas possible qu'il ait assez raisonné ce qui nous semble assez peu raisonnable.

Quant aux manies, elles se voient. Mais qu'est-ce qu'une manie ?

* *

Ce qui frappe le plus dans une page de Stendhal, ce qui sur-le-champ le dénonce, attache ou irrite l'es-

prit, — c'est le *Ton*. Il possède, et d'ailleurs affecte, le ton le plus individuel qui soit en littérature. Ce ton est si marqué, il fait l'homme si présent qu'il excuse aux yeux stendhaliens 1^o les négligences, la volonté de négligence, le mépris de toutes les qualités formelles du style ; 2^o divers pillages et quantité de plagiats. En toutes matières criminelles, l'essentiel pour l'accusé est de se rendre infiniment plus intéressant que ses victimes. Que nous font les victimes de Beyle ? — Des biens mornes d'autrui, il refait des ouvrages qui se lisent, parce qu'il s'y mêle un certain *ton*.

* * *

Et de quoi ce ton est-il fait ? — Je l'ai peut-être déjà dit : Etre vif à tous risques ; écrire comme on parle quand on est homme d'esprit, avec des allusions même obscures, des coupures brusques, des bonds et des parenthèses ; écrire presque comme on se parle ; tenir l'allure d'une conversation libre et gaie ; pousser parfois jusqu'au monologue tout nu ; toujours et

partout fuir le style poétique, et faire sentir qu'on le fuit, qu'on déjoue la phrase *per se* qui, par le rythme et l'étendue, sonnerait trop pur et trop beau, atteindrait ce genre soutenu que Stendhal raille et déteste, où il ne voit qu'affectation, attitude, arrière-pensées non désintéressées.

Ce dessein, ces interdictions qu'il se prescrit se résument à faire entendre une voix réelle ; sa prétention à lui le conduit à vouloir accumuler dans une œuvre tous les symptômes les plus expressifs de la *sincérité*. Son invention en matière de style fut sans doute d'oser écrire selon son *caractère* qu'il connaissait, et même — qu'il *imitait* à merveille.

Je ne hais pas ce ton qu'il s'était fait. Il m'enchantait parfois, il m'amuse toujours, mais au contraire de l'intention de l'auteur, par l'effet de comédie que tant de sincérité et quelque peu trop de *vie* me produisent inévitablement. Je m'accuse de trouver ses intonations trois ou quatre fois trop sincères ; je perçois le projet d'être soi, d'être vrai jusqu'au faux. Le vrai que l'on favorise se change par là insensiblement sous

la plume dans le vrai qui est fait pour paraître vrai. Vérité et volonté de vérité forment ensemble un instable mélange où ferment une contradiction et d'où ne manque jamais de sortir une production falsifiée.

Comment ne pas choisir le meilleur, dans ce *vrai* sur quoi l'on opère ; comment ne pas souligner, arrondir, colorer, chercher à faire plus net, plus fort, plus troublant, plus intime, plus brutal que le modèle ? *En littérature, le vrai n'est pas concevable.* Tantôt par la simplicité, tantôt par la bizarrerie, tantôt par la précision trop poussée, tantôt par la négligence, tantôt par l'aveu de choses plus ou moins honteuses, mais toujours *choisies*, — aussi bien choisies que possible, — toujours, et par tous moyens, qu'il s'agisse de Pascal, de Diderot, de Rousseau ou de Beyle, et que la nudité qu'on nous exhibe soit d'un pécheur, d'un cynique, d'un moraliste ou d'un libertin, elle est inévitablement éclairée, colorée et fardée selon toutes les règles du théâtre mental. Nous savons bien qu'on ne se dévoile que pour quelque effet. Un grand saint le savait qui se dévêtit sur la place. Tout ce qui est

contre l'usage est contre nature, implique l'effort, la conscience de l'effort, l'intention et donc l'artifice. Une femme qui se met nue, c'est comme si elle entrait en scène.

Il y a donc deux manières de falsifier : l'une par le travail *d'embellir* ; l'autre, par l'application à *faire vrai*.

Ce dernier cas est peut-être celui qui révèle la plus pressante prétention. Il marque aussi un certain désespoir d'exciter l'intérêt public par les moyens purement littéraires. L'érotisme n'est jamais loin des véridiques.

D'ailleurs, les auteurs de Confessions ou de Souvenirs ou de Journaux intimes sont invariablement les dupes de leur espoir de choquer ; et nous, dupes de ces dupes. Ce n'est jamais soi-même que l'on veut exhiber tel quel ; on sait bien qu'une personne réelle n'a pas grand'chose à nous apprendre sur ce qu'elle est. On écrit donc les aveux de quelque autre plus remarquable, plus pur, plus noir, plus vif, plus sensible, et même plus *soi* qu'il n'est permis, car le soi a des degrés. Qui se confesse ment, et fuit le véritable

vrai lequel est nul, ou informe, et en général indistinct. Mais la confidence toujours songe à la gloire, au scandale, à l'excuse, à la propagande.

Beyle jouait en soi une douzaine de personnages, le dandy, l'homme raisonnable et froid, l'amateur des beaux-arts, le soldat de 1812, l'amant de l'amour, le politique et l'historien. Il se donne à soi-même une centaine de pseudonymes, moins pour se dissimuler que pour se sentir vivre à plusieurs exemplaires. Il transporte dans sa valise, comme un acteur en tournée ses perruques, ses barbes et ses hardes, son *Bombet*, son *Brûlard*, son *Dominique*, son marchand de fers... Dans les *Mémoires d'un Touriste*, grimé en commerçant aisé qui voyage pour ses affaires, il parle comme on parle dans les voitures publiques, fait l'économiste, expose ses vues administratives, critique et refait le projet du tracé des futurs chemins de fer. Il s'amuse à se faire peur de l'espionnage de la police, soupçonne les postes, use de chiffres et de signes d'une transparence qui serait comique si ses craintes n'étaient fictives et souhaitées. Il se peuplait l'existence de son

mieux ; et quelques feintes inquiétudes l'aidaient à se sentir vivre. Parfois son goût excessif des mimiques du mystère et des apparences du secret fait vaguement songer à Polichinelle.

* *

Ce tempérament qui engendrait un scénario perpétuel lui faisait en retour considérer toutes choses humaines sous l'aspect de la comédie. Suprêmement sensible à l'hypocrisie, il flaire à cent lieues, dans l'espace social, la simulation et la dissimulation. Sa foi dans le mensonge universel était ferme et presque constitutionnelle. Il est allé jusqu'à rechercher et à définir ce qu'il est impossible à un homme de feindre (le courage personnel et le plaisir absolu).

Cet être si « conscient » attache un prix infini au « naturel ». Cet artiste du dédoublement ne fait que peindre sans relâche des types délicieux de simplicité, des Fabrice, des Lucien, des personnes pures encore,

braves, jeunes et neuves, saisies au moment qu'elles entrent dans le monde, et se meuvent d'abord ingénument au milieu d'une charade combinée.

Lui-même se feignait, se donnait sa sincérité. Qu'est-ce donc qu'être sincère ? — Presque point de difficulté, s'il s'agit des rapports des individus avec les individus ; mais de soi à soi-même ? — Comme je l'ai dit ici et redit, à peine la « volonté » s'en mêle, ce *vouloir-être-sincère-avec-soi* est un principe inévitable de falsification.

La sincérité extérieure est l'accord des deux faces de l'homme, l'une visible, l'autre déduite ou probable. Mais pour donner un sens à la notion de sincérité intime, il faut qu'une sorte d'opération, de division du sujet, introduise je ne sais quel observateur absolu de nos états récents, presque naissants... Or cet observateur a pour fonction de *nous* apprendre que la pensée qui vient d'être, est ou non conforme à une certaine idée constante que nous avons de nous, ou devons en avoir. Cette analyse grossière suffit à rendre explicites quelques-unes des conventions qui inter-

viennent dans l'illusion de la sincérité. Ce n'est pas tout : ces conventions elles-mêmes sont nécessairement empruntées au monde extérieur, — par exemple, à la morale apprise — (se juger, se blâmer est une comédie).

Comédie et convention consistent dans une certaine substitution de *ce que l'on sait* à *ce que l'on est*, — et l'on ne sait pas ce que l'on est.

En somme, la sincérité propre de Stendhal, — comme toutes les sincérités volontaires sans exception, — se confondait avec une comédie de sincérité qu'il se jouait. Etre sincère revient à ignorer ou à classer *hors cadres* l'observateur, juge de la partie. Stendhal mesurait par là et par son cœur, la feintise des autres, et se trouvait en quelque sorte infiniment *sensibilisé* à l'égard de la « vérité » de second plan que l'on peut attribuer à toute personne ; et que toute personne offrirait à un témoin suffisamment reculé dans sa conscience réfléchie.

Presque tout ce qu'il entendait lui sonnait mensonge à l'oreille. Il traduisait les gens à livre ouvert, ou se figurait les traduire.

* * *

L'époque était éminemment favorable à ce genre d'activité intellectuelle.

Jamais conjonctures plus propices à toutes les mascarades sociales. Dix régimes en cinquante ans. On avait vécu comme on avait pu sous des gouvernements de vie courte et rude, tous anxieux de sonder les cœurs, aucun ennemi de la fraude. On avait assisté aux mues et aux reprises fort brusques des personnages les plus graves, aux vives substitutions de cocardes, à la fantasmagorie de la puissance, aux sorties et aux rentrées de la légitimité, de la liberté, des aigles, de Dieu même ; à l'étonnant spectacle d'hommes égarés entre leurs serments, disputés par leurs souvenirs, leurs passions, leurs intérêts, leurs rancunes, leurs pronostics... Quelques-uns se sentaient confusément sur la tête tout un échafaud de coiffures, une perruque, une calotte, un bonnet rouge, un chapeau à plume tricolore, un chapeau à cornes, un chapeau

bourgeois. Parfois surpris, parfois justifiés par l'événement ; et tantôt, par le rapatriement des lys, tantôt par le retour de flamme de 1815, tantôt par la duperie de 1830 ; toujours suspendus à l'instant, presque dressés à se changer du soir au matin de proscriteurs en proscrits, de suspects en magistrats, de ministres en fugitifs, ils vivaient une farce plus ou moins dangereuse, et finissaient pour la plupart, dans tous les partis et sous tous les visages, par ne plus croire qu'à l'argent. Ce caractère *positif* s'accusa sous Louis-Philippe, où l'on vit enfin l'enrichissement se proposer sans vergogne et sans fard comme suprême leçon, vérité dernière, moralité définitive d'un demi-siècle d'expériences politiques et sociales. Sur les ruines des régimes, Stendhal vit s'établir le monde nouveau. Il put observer les débuts du règne de la parole et des affaires. Le système parlementaire s'essayait, — système essentiellement dramatique, étroitement soumis aux lois du théâtre, tout en apostrophes, en répliques, en brusques retournements des esprits ; système fondé sur le verbe, sur l'événement émotif, sur les effets de

séance et les idoles de la scène. Les partis se formaient. On assistait à l'avènement monstrueux des valeurs statistiques, des *opinions*, des moyennes, des majorités confuses et fluctuantes, pour le maniement desquelles se créait aussitôt l'art de vicier, d'infecter ces sources déjà impures du pouvoir, et d'en interpréter les oracles inconscients ; règne des mythes abstraits et leurs combats, apparitions, agitations de spectres noirs, de spectres rouges, projetés, évoqués, apprivoisés par d'habiles montreurs...

Le même temps connut l'entrée retentissante, dans l'espace politique, de la finance et de la publicité combinées. L'ère des grandes affaires était venue. L'heure sonnait d'entreprendre la vaste transformation du monde par l'industrie. Mais toutes les sciences ensemble n'y eussent point réussi sans la puissance de la parole. L'éloquence commerciale fit naître de toutes parts des vocations innombrables de « gogos ». Les campagnes d'émissions, les prospectus, les réclames irrésistibles multipliant leurs prestiges grossiers, tous les biens se mobilisent à l'appel des faiseurs et des Sociétés. La

crédulité publique se développe au delà de toute espérance.

Jusque dans les Lettres, une sorte de révolution intervenue instruit les Muses aux mœurs, aux violences, au charlatanisme des luttes électorales. Il se forme des factions dans la poésie, qui prennent les façons rudes et âpres des partis politiques. On rédige des manifestes. La première d'*Hernani* est une vraie « réunion publique » avec partisans et adversaires organisés, les places et les rôles marqués d'avance.

* * *

Tout ceci ne favorisait point la franchise générale. Tout le monde qui comptait mentait, exagérait, figurait. Pouvait-il en être autrement ?

C'était un temps où tous les hauts postes étaient habités de « caméléons »; surmontés de fines « girouettes ».

On avait entendu les bouches les plus augustes mentir dans les occasions les plus sacrées. Qui sur

l'épée, qui sur l'Evangile, qui sur la Charte, tous se trouvaient contraints tour à tour de sacrifier solennellement au mensonge. Les promesses de paix, de liberté, de pardon ; les assurances des Alliés, mensonges. Les bulletins de la Grande Armée, les proclamations des autorités successives, les journaux de toutes couleurs avaient menti, mentaient, devaient mentir. On mentait à la tribune, dans la chaire, à la Bourse, à l'Institut ; même la philosophie mentait, même les arts, même le style ! — Chateaubriand et le style poétique mentent. Monsieur Victor Hugo et ses amis défigurent, dilatent le vrai à chaque mot...

Ce petit tableau des fonctions du mensonge entre 1800 et 1840 pourrait être constitué par un lecteur patient au moyen de phrases exclusivement découpées dans les œuvres, les lettres, les journaux et notes de *Dominique*.

* * *

Ses soupçons, ses mépris ne se bornent pas à noter de charlatanisme toute la politique et presque toute

la littérature de son temps. Les savants quelquefois ne sont pas épargnés. Il conte, je ne sais où, l'histoire vraisemblable de deux compères érudits. Ces hommes habiles conviennent de répandre qu'ils connaissent quelqu'une de ces langues impénétrables qu'il est plus aisé d'enseigner que d'entendre, étrusque ou mexicain préhistorique. Le pouvoir, trop heureux de paraître honorer les Sciences et favoriser des talents qui ne lui donnent nul souci, les comble de rubans, de pensions et de chaires.

Beyle avait gardé toutefois une révérence assez remarquable aux mathématiques. Il avait quelque peu préparé Polytechnique et apprécié les beautés de l'équation du second degré. Il avait espéré que son algèbre le tirerait de Grenoble. Il s'en tira par d'autres moyens ; mais de sa brève préparation, il retint la précieuse et redoutable habitude d'esprit qui consiste à tenir pour identiquement nulles les *choses vagues*, et du reste toutes les valeurs indémontrables qui habitent les esprits.

Je note, en passant que l'illustre Lagrange est

peut-être le seul de ses contemporains dont il ne parle jamais que dans les termes les plus respectueux.

* * *

Quant au clergé...

Le clergé, pour Stendhal, est un excitant de prédilection. Tantôt Stendhal narquois peint un évêque qui se mire, un Narcisse mitré qui s'essaie à bénir noblement et moelleusement devant une glace de sacristie ; tantôt Stendhal brutal accuse la fourbe ou bafoue la sottise dans l'ecclésiastique. Voltaire même n'a pas si crûment considéré le sacerdoce. Il ne s'est pas risqué dans le cœur même du prêtre pour y chercher ce qu'il aurait déjà trouvé, — le mensonge ou la plus niaise crédulité, que, l'un ou l'autre, Beyle y découvre toujours. Hormis le bon Blanès, abbé astrologue, libéral et sorcier, quelque peu hérétique, on ne voit de prêtre dans Beyle qui ne soit et puisse ne pas être, un hypocrite, ou un niais (1). Point d'exception.

(1) M. Paul Arbelet me fait observer que l'abbé Chélan, dans le *Rouge*, et l'abbé Pirard doivent se ranger avec Blanès parmi les prêtres de Stendhal qui ne manquent ni de foi ni d'esprit.

Point de milieu. On ne peut concevoir un troisième cas, une combinaison non défavorable, ni immorale, ni absurde, de l'homme et de l'Ordre.

* * *

Le problème existe. Il y a un mystère du prêtre aux yeux de l'indifférent en matière de religion. Le problème existe, précisément lié à l'existence de ces observateurs extérieurs à la religion. L'incrédule intelligent tient nécessairement le prêtre pour une énigme, pour un monstre, mi-homme, mi-ange, dont il s'étonne, dont il sourit, dont il s'inquiète assez souvent. Il se demande : *Comment peut-on être prêtre?*

Ce problème délicat et réel de la possibilité du prêtre vaut bien quelques réflexions.

On ne peut toucher à Stendhal que la question de la sincérité ne revienne sous quelque forme à l'esprit. Le problème du prêtre, — c'est-à-dire du croyant professionnel, — n'est qu'un cas particulier du problème de la croyance. La sincérité ou l'intelligence du croyant

est toujours incertaine aux yeux de l'incroyant ; et la réciproque est parfois vraie. Il est presque inconcevable à l'incredule qu'un homme instruit, calmement attentif, capable de s'abstraire de ses désirs ou de ses craintes imprécises (ou qui ne leur attribue de signification qu'individuelle, organique et presque morbide), capable aussi de s'entretenir nettement avec soi-même, et de bien séparer les domaines et les valeurs, ne rejette pas aux légendes et aux fables tous ces récits de bizarres événements immémoriaux ou improbables qui sont essentiels à l'autorité de toute religion, ne s'avise de la fragilité des preuves et des raisonnements sur quoi les dogmes se fondent, ne s'étonne jusqu'à la négation en constatant que des révélations, des avis d'importance littéralement infinie pour l'homme, lui soient offerts comme des énigmes dangereuses à la manière du Sphinx, avec de si faibles garanties et dans des formes si éloignées de celles qu'il a coutume d'exiger des choses vraies. Rien de plus difficile à imaginer que la « foi », rien de plus difficile à attribuer sans réserves à quelqu'un de pareil à nous. Il n'y a point de doute qu'elle existe ; mais on se

demande avec quoi elle coexiste dans ceux chez qui elle existe. Un incrédule y voit une singularité quoique contagieuse ; estime qu'un croyant d'esprit distingué ou supérieur, un homme comme Faraday, chef de la secte des Sandemaniens, ou Pasteur, porte véritablement deux hommes en lui.

La difficulté est plus grave encore quand il s'agit de la continuité de la foi et de son action permanente. L'incrédule ne consent pas facilement que la foi sincère puisse coexister avec une conduite non irréprochable, pas plus qu'il ne conçoit qu'elle se puisse accorder avec la rigueur et lucidité de l'esprit. Si donc il observe dans un croyant des fautes ou des vices, il sera toujours tenté d'en conclure que la foi de ce pécheur est pure simulation. La péché du croyant *tente* en quelque sorte l'incroyant. C'est là une manière de piège que la « psychologie » de l'un tend à la « psychologie » de l'autre.

Stendhal *visse, scrisse e amo* en plein reflux religieux. Il a vu paraître le *Génie du Christianisme*, et je devine quel effet ce livre si ennuyeux et d'une si grande portée put produire sur lui. Chateaubriand inaugure par cet

ouvrage le mysticisme romantique et pittoresque dont les conséquences littéraires et même religieuses se sont développées jusqu'à nous. Mais Stendhal conserve en lui-même tout ce qu'il faut pour n'être pas séduit par ce rafraîchissement des beautés et des vertus d'émotion de la foi et du culte. Il a de fâcheux souvenirs des pieuses gens dont il vit son enfance ennuyée. Il garde une confiance remarquable à l'esprit encyclopédiste et n'a peut-être pas perdu les grands espoirs que l'on avait eus, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, de réduire la connaissance de l'homme à un système fini de lois précises, nettement écrites et logiquement combinables, bâti sur le modèle de ces belles et pures constructions analytiques par lesquelles les Clairaut, les d'Alembert, les Lagrange avaient représenté le monde physique tel qu'on le concevait de leur temps. Il incarne assez bien, sensualiste abstrait qu'il était, une protestation de l'an 1760 contre 1820 et ses *capucinades*.

D'ailleurs, poète de l'énergie personnelle, admirateur déclaré des actes fiers et violents de la Convention,

adorateur du Bonaparte de la première manière, tout le passé ne lui imposait que fort peu. Il n'en voulait retenir que les traits individuels, les caractères des personnages excessifs et forts de soi seuls. Il avait nécessairement pour tout ce qui est traditionnel les sentiments de tous ceux qui souffrent mal que l'on ait pensé, jugé, choisi pour eux.

A des hommes de cette espèce, traditions et religions sont antipathiques par essence, et même odieuses. Ils y voient des puissances fondées sur *l'imitation*, et cette imitation renforcée au besoin, comme le marque et le conseille fort bien Pascal, par la *comédie* :

« Suivez la manière par où ils ont commencé ; c'est *en faisant tout comme s'ils croyaient*, en prenant de l'eau bénite, etc. »

(Imaginer ici le visage de Beyle lisant cette phrase, si jamais il l'a lue.)

C'est sans doute qu'en leurs cœurs endurcis, ces hommes-là ne trouvent point ce qui engage à tous les sacrifices de l'intellect et de l'amour-propre et qui ordonne le corps à la comédie afin que peu à peu il

façonne l'âme à la vérité. Ils n'ont point de perception intime de cette *substance des choses que nous devons espérer*, qui jointe aux enseignements reçus, aux prescriptions venues du dehors, aux pratiques régulières, accomplit et édifie la religion dans un homme. Ils ne voient à l'extrême de la vie qu'un vilain quart d'heure. *Point de lendemain*, pensent-ils, et la mort ne leur représente qu'une des propriétés essentielles de la vie : celle de perdre toutes les autres.

On conçoit qu'il existe pour ces esprits ce que j'ai appelé le problème du prêtre. Stendhal, comme on l'a dit tout à l'heure, le résout sommairement. Sa structure mentale et les développements qu'elle avait nécessairement donnés à ses premières impressions, sa vivacité qui portait ses antipathies à la limite et les exprimait par une formule trop simple pour être vraie, trop claire pour s'appliquer à des hommes, lui font commettre fort aisément une grande confusion de méthodes. Il raisonne sur des prêtres qu'il s'est forgés. Il se met à leur place ; à leur place, il se sent nécessairement fourbe ou bien faible d'esprit. Comme il

ne peut s'imaginer leur foi, il ne leur donne que de la crédulité. Comme il sait bien qu'ils ne sont pas tous niaisement crédules, il charge de mensonge, il inculpe de fraude et de simulation ceux qui ne le sont pas.

Mais c'est une erreur évidente, quoique fort répandue, que de prétendre résoudre par de purs raisonnements des problèmes dont les éléments ne se peuvent énumérer ni définir. Il n'y a que des questions de pure algèbre que l'on peut traiter en soi-même, et par la tête seule. C'est à l'observation de trancher, quand il s'agit de choses réelles. Qu'il soit possible qu'il y ait des prêtres véritables et riches d'esprit, mon expérience m'en assure. J'en connais, et il me suffit. Je ne dis pas que je me l'explique ; je dis que l'opinion de Stendhal n'a tenu qu'à cet *accident* qu'il n'en a point connu qui fussent comme les miens.

* * *

Voilà comme on se trompe avec le désir d'y voir clair. Cet exemple du jugement des prêtres par Sten-

dhal conduit immédiatement à une remarque générale. La plupart de ceux qui se flattent d'être connasseurs du cœur humain ne séparent point la clairvoyance dont ils se piquent d'une disposition défavorable à l'égard des hommes. Ils ont la lèvre amère ou ironique. Rien, il est vrai, ne donne l'air *psychologue* comme l'attitude habituelle de *déprécier*. Voir clair, c'est voir noir, selon cette convention parfois assez commode.

Par là (chose délicieuse aux amateurs de combinaisons), Beyle se range à la suite des Pères et des docteurs les moins tendres pour l'homme et des maîtres les plus rigoureux de la théologie morale. La forme et l'intention sont bien différentes, mais le soupçon dans le regard et le désir presque coupable de conclure au pire sont les mêmes. Le pire est la nourriture des tempéraments critiques. Le mal est leur proie. Il leur faut donc qu'il soit la règle. Un « psychologue » à la Stendhal, tout sensualiste qu'il est, a besoin de la mauvaiseté de notre nature. Que deviendraient les hommes d'esprit sans le péché originel ?

Balzac, plus sombre encore, assemble autour de

soi pour se faire une idée plus approfondie de la société, tous ceux que leur métier fait observateurs et chercheurs d'infamies et de choses honteuses, le confesseur, le médecin, l'avoué, le juge et l'homme de police, tous préposés à déceler, à définir, et en quelque sorte, à administrer, toute l'ordure sociale. Parfois, quand je lis Balzac, j'ai la vision *seconde* et comme latérale, d'une vaste et vivante salle d'Opéra, tout épaules, clartés, scintillations, velours, hommes et femmes du plus beau monde, exposés ou opposés à quelque œil extra-lucide. Un noir monsieur, fort noir, fort seul, contemple, et lit les cœurs de cette foule luxueuse. Tous ces groupes dorés de lumière aux riches ombres, ces visages, ces chairs, ces piergeries, ces murmures charmants, ces sourires suspendus ne sont rien devant son regard qui opère sur la splendide assemblée et la lui transforme sans pitié en une hideuse collection de tares, de misères et de crimes secrets. Il ne voit ça et là que des maux, d'ignobles histoires ou des fautes ; il voit l'adultère, la dette, les avortements, les syphilis et les cancers, la sottise et les appétits.

Mais si profond que puisse être un pareil regard, il est, à mon gré, trop simple et systématique. Toutes les fois que nous accusons et que nous jugeons, — le fond n'est pas atteint.

* * *

Il faudrait faire un « Monologue de Stendhal ». Il ne serait que de phrases de lui prélevées dans toute son œuvre, et jointes. On y lirait d'un trait tous ses problèmes.

Vivre. Plaire. Etre aimé. Aimer. Ecrire. N'être pas dupe. Etre Soi, — et pourtant *parvenir*. Comment se faire lire ? Et comment vivre, méprisant ou détestant tous les partis.

Où vivre ? — L'Italie est sous les princes et les prêtres. Paris est d'un affreux climat, et tout le monde calcule. Peu de passion, trop de vanités. On peut y être homme d'esprit.

Reste l'avenir. (L'illusion de la postérité lui reste.) Il faut se faire une politique de la gloire future. Dans

cinquante ans, ce qui me plaît plaira. Ce qui me fait *moi* animera les esprits qui disposeront alors de la gloire définitive. Alors on méprisera ce qui est célèbre aujourd’hui. On se moquera de Maistre et de Bonald. Chateaubriand et le style poétique seront devenus impossibles. D’ailleurs on s’ennuiera. On aura les deux Chambres et le genre républicain d’Amérique aura triomphé partout. L’hypocrisie aura changé de masque.

Il faut cependant durer, traverser un demi-siècle. Comment traverser sans périr quarante ans de romantisme pour aborder à l’éternité littéraire ? Il faut qu’une chaîne d’amateurs, une secte des *Heureux-peu-nombreux* le conduise jusqu’au temps de Taine et de Paul Bourget, jusqu’au moment de ce poète nerveux, Nietzsche, slave de langue allemande, à qui l’idée de l’énergie plaira comme un toxique, et qui transmutera en « Bon Européen » le cosmopolite à la Stendhal.

* * *

Ce fut un être bien divertissant que ce Beyle, habité d'une grande envie de scandaliser, jointe à des ambitions plus exquises. Il manque rarement de faire observer que l'on doit se formaliser de ce qu'il dit. Il n'est pas sans y avoir assez bien réussi. Il provoque les artistes par son style, les puissances par son irrespect, les femmes par son cynisme et ses systèmes. La faconde, les opinions, le « toupet » de cet homme de tant d'esprit font songer par moments à quelqu'un de ces commis voyageurs préhistoriques qui éblouissaient, excédaient leur coin de table d'hôte, au temps des dernières diligences et des premières locomotives. Mais ce Gaudissart descendu au *Grand Hôtel de l'Europe et de l'Amour* est un original du premier ordre. Ce qu'il débite vit, vivra et fera vivre. Sa camelote étincelante et singulière excitera bien des têtes philosophiques. Des hommes graves peineront pour se rendrelestes et nets comme lui.

H. B. est à mes yeux un type d'esprit bien plus qu'un homme de lettres. Il est trop particulièrement soi pour être réductible à un écrivain. C'est en quoi il plaît et déplaît, et me plaît.

J'ai vu Pierre Louÿs insulter cette prose intolérable, jeter, piétiner le *Rouge et le Noir*, avec une étrange et peut-être juste fureur...

Mais Stendhal tel qu'il est, quel qu'il soit, est devenu malgré les muses, malgré sa plume, et comme malgré soi-même, l'un des demi-dieux de nos Lettres, un maître de cette littérature abstraite et ardente, plus sèche et plus légère que toute autre, qui est caractéristique de la France. C'est un genre qui ne compte qu'avec les actes et les idées, qui dédaigne le décor, qui se moque de l'harmonie et des équilibres de la forme. Il est tout dans le trait, le ton, la formule et la flèche, il prodigue les raccourcis, et les réactions vives de l'esprit. Sa manière est toujours rapide, volontiers insolente ; il semble sans âge et en quelque sorte sans matière ; il est personnel à l'extrême, directement *centré* sur l'auteur, déconcertant comme un

homme plein de ripostes et il tient à l'écart le dogmatique et le poétique qu'il déteste identiquement.

* * *

On n'en finirait plus avec Stendhal. Je ne vois pas de plus grande louange.

PAUL VALÉRY,
de l'Académie Française.

TROUVÉ
DANS DES PAPIERS DE FAMILLE
EN 1909

*Et cette nuit-là quand je fis à Dieu
ma prière je pleurai et je lui dis : « Ah,
quand à la fin... vous vous souviendrez
de quels joujoux nous avons fait nos
joies, et combien faiblement nous avons
pris votre grand commandement de
bonté, alors vous laisserez votre colère
et vous direz : « J'ai pitié de ces pauvres
enfants. »*

COVENTRY PATMORE.

(Traduction de PAUL CLAUDEL.)

A MARGUERITE AUDOUX

*J'ai tant rêvé j'ai tant rêvé que je ne suis
Plus d'ici.*

*Ne m'interrogez pas, ne me tourmentez pas.
Ne m'accompagnez pas sur mon calvaire.*

Il ne m'est pas donné de m'expliquer les ordres.

Je n'ai pas le droit d'y penser.

Il est grand temps que je me lève et que je parte.

Il a une permission de la mort, et il arrive.

Au tournant de la rue qui mène à la nuit, je l'attends.

La mer va rentrer ses dernières terrasses.

Une première lampe a soif dans les ténèbres.

*Un pas sur le pavé. Son ombre le précède
Et se couche sur moi, la tête sur mon cœur.*

Il est là.

*Toujours son chapeau rond, toujours son sac à main,
Comme il était le jour qu'il revint d'Italie.
Je ne vois pas ses yeux. Il ne me parle pas.*

*Je me traîne vers lui comme une pierre obscure.
Je ne peux pas franchir son ombre.*

*Etes-vous bien portants ? Qu'avez-vous fait depuis ?
Pourquoi n'êtes-vous pas montés ?
J'allais voir tous les jours et vous n'arriviez pas !*

*Il ne dit rien de tout cela.
Mais tout en lui dit : Souviens-toi.*

La nuit sur lui s'est refermée.

Mon souvenir le plus lointain ?

L'Exposition Universelle de 1878. Un bâtiment industriel, Fafner qui s'avance, une glace déformante, un train dans une gare, tout ça vu par un œil d'enfant, tout ramant, tout bruissant et sifflant du siphon des astres.

Au milieu de cet œil de mouche, frais, caressant et menaçant, la figure de mon père, émouvante et pâle, avec son air candide et sa barbe d'ingénieur, monte boire au hublot central avec une grande douceur. Il amusait gauchement les enfants, mais il m'aimait tant, et il repoussait si courageusement, comme un enfant renvoie le ballon, la paroi mouvante de la mort !

Allons, bon ! D'autres s'interposent, il faut que je m'en occupe. Attendez. C'est parce que ça se passait dans le même quartier. C'est un ami qui m'avait invité

à déjeuner chez ses parents, rue Clément-Marot. Son père était ministre des Postes. C'était la première fois que j'allais déjeuner chez un camarade de lycée. Le contraste avec notre rue triste, couleur fâché, cette rue de Passy où le soleil n'entrait jamais. Chez lui, c'était une belle maison, l'entrée du vestibule d'une maison bien nourrie, les jolis yeux des objets d'art, l'odeur de cuisine au beurre fin. Cette lumière frisante, cet air particulier quand on entrait chez eux. Mon ami me dit tout de suite : « Enlève tes saletés. » Mes saletés, c'était mon pardessus râpé et mon chapeau rond plus grand que moi... Je ne dis pas grand'chose pendant ce déjeuner. J'avais toujours envie de parler quand on passait les plats. Nous sortîmes de table et passâmes au billard. Il y avait là un grand garçon brun au lorgnon et aux furoncles sérieux, genre élève des classes supérieures qui fait l'homme et fume le cigare avec évidence. Il faisait aussi d'interminables séries dans le coin du billard, enfin il faisait le coin. Il appelait avec affectation la mère de mon ami : « Ma cousine ». J'enviais sa familiarité et son aisance.

Elle était rudement jolie, sa cousine. C'était une longue et brune chèvre-femme aux sabots parfaits, serrée dans une robe vermillon. Elle me questionnait avec ardeur, en me regardant les yeux, les cheveux. « Vous êtes nerveux, n'est-ce pas ? Votre mère doit être nerveuse. Moi aussi je suis nerveuse... » Etc. Je ne reconnaissais plus le son de ma voix, déjà sourde. Et je sentais sur moi des monômes de boutonnières blanchies, plus : un bouton de manchette cassé que je connaissais bien.

On passa enfin au salon. Nous n'en finissions pas. C'était à qui passerait le dernier. Le lorgnon du savant tomba par terre. Aussitôt deux jeunes gens de notre lycée massacrèrent avec chaleur une sonate pour piano et violoncelle qui avait l'air d'un hymne au bon déjeuner et qu'atteignaient parfois de loin les bruits de la cuisine.

J'avais hâte d'en venir à la collection d'insectes que mon camarade m'avait promis de me montrer. Elle n'était pas contenue dans les petites vitrines passe-partout que moi j'achetais chez Deyrolle avec

mes économies d'enfant, mais bien dans un superbe meuble à tiroirs. Je vis tout de suite qu'elle n'était pas en très bon état. Des antennes et des pattes cassées, une palatine était rongée, l'acarus faisait des siennes, il y avait des lames de parquet cirées sur les corselets, les insectes étaient souvent préparés de travers, et sûrement pas comme je savais, moi, les préparer. Je vis bien que le beau glacé des Actias était souvent cassé, retourné, éraillé sur les nervures. Et sous le velours des abdomens, il se formait déjà ce petit tas de poussière jaunâtre qui révèle que les insectes sont mangés.

Mon camarade me proposa de sortir. Il appela un fiacre d'un geste imperceptible, négligent, qui me donna beaucoup à penser. Il m'emmena au Quartier Latin. Nous montâmes au premier du Soufflet, du Vachette, où je reconnus dans la fumée plusieurs camarades de notre classe. Je les vis vraiment pour la première fois, mais, à coup sûr, pas comme je les voyais à l'étude, attentifs à ne pas se faire pincer quand ils lisaient leurs leçons écrites sur leurs manchettes, et

tristement obséquieux sur le devant du professeur. Là, dans l'ivresse du billard, ils avaient l'air important, dégagé, blasé, massant d'un air boudeur en tirant de grosses bouffées de leur londrès. C'étaient les élégants de la division Faguet. Mon ami leur dit : « Je vous amène F..., que vous connaissez bien. » L'un d'eux, passant sa queue de billard derrière ses reins d'un geste de grande habitude, fit, avec une bouchette spirituelle : « Je le... je ne le connais que trop. » Et il me donna un petit coup d'épaule amical.

La nuit tomba, première nuit blanche... Les salles s'enfumèrent davantage. On servit les apéritifs. Je m'exaltais en buvant et je commençais à parler. J'essayais de donner à mon camarade une idée meilleure de mon expérience. Je me disais aussi, confusément, dans un sentiment que je croyais bon, sans me laisser retarder par l'orgueil qu'il contenait, que j'allais tâcher d'arracher ce jeune homme à ce milieu de billardiers que je sentais bien qui était le sien, que j'allais le sortir de ces gens de courses dont il employait parfois l'argot, non sans m'étonner ni me plaire. Il me dit,

d'un air supérieur : « Oui, il n'y a pas à dire, tu as le sens des belles choses ! Et moi, j'ai besoin de quelqu'un qui me sorte de la merde. Tu m'en sortiras, mais plus tard. » Alors, j'eus un frisson d'espoir, pour lui, pour moi, pour tout ce que la vie nous réservait.

Nous nous levâmes. Il était bien l'heure de rentrer. C'était un grand garçon aux yeux clairs, qu'on ne voyait jamais ciller sur un teint mat, avec des cheveux drus, frisés court, un nez cassé, une bouche ardente, des dents bousculées, mais saines, un menton dur ; toujours vêtu d'étoffes anglaises, avec une cravate rouge bien choisie chez Tremlett. On le sentait très soigné par sa mère. Nous étions dans la même classe, même division, depuis plusieurs années. Un jour, en récréation, dans la cour, en chahutant, il m'avait donné un coup de pied sur la main. Je crus que j'allais m'évanouir. Mais cet orgueil qui me faisait me relever seul et sans rien dire, enfant, quand je m'ensanglantais les genoux en jouant, m'empoigna d'une serre impérieuse et m'imposa de ne rien laisser voir. J'avais le pouce luxé.

Peu après, nous changeâmes de classe et nous nous vîmes moins souvent. Son désir de sortir de ses cafés, de ses gens de courses, de ses distractions ordinaires n'était pas bien sincère.

Quelques années plus tard, son cousin B... vint me voir : « Albert s'est tué d'un coup de revolver dans la bouche. On l'a trouvé étendu sur le palier. Rien dans ses propos, pas de lettre, nous n'avons rien su ! »

Moi je pensais encore à sa mère : « Comme elle est jeune, comme elle parle d'une voix nette, sans se reprendre. Il faut l'écouter comme un violon. Comme je voudrais avoir une pareille amoureuse. Je me sentais timide et si loin encore. Un jour, demain peut-être... Aujourd'hui je suis gauche, je ne sais rien dire, je n'ose même pas parler de ce que je connais le mieux. Plus tard, je me rattraperai, je travaillerai, j'y mettrai le temps, je veux approcher les femmes les plus belles. »

Il y avait aussi la mère de Bishoffsheim, qui venait souvent le chercher au lycée. Elle était toujours habillée de clair, hiver comme été. On la voyait arriver du fond de la rue de Longchamp, sur ce ciel de Passy

qui avait l'air de monter du Bois de Boulogne, la figure chauffée de rose thé par son ombrelle, comme une apparition religieuse et mondaine due au pinceau d'un hors concours des plus distingués, Gounod et Gervex. Elle saluait gracieusement les amis de son fils. Ah ! c'était un lycée de jeunes gens heureux. Quelquefois, mon père, devant notre table modeste, sous la lampe qui chantait de sa vieille voix douce, me disait, avec un air de ne pas y croire : « Conserve tes relations, mon ami. Vois-tu, il n'y a que ça. » Père cher ! J'étais encore un bon enfant, alors, et ce que nous avions suffisait à mon cœur.

*La vie simple aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour...*

Mon plus vieux souvenir ? Il est bien plus tranquille. A force de me le raconter, on est arrivé à me le faire voir.

Eh bien, j'étais tout petit, dans les bras de ma nour-

rice, et je tenais une pomme. Il faisait grand soleil. Ma mère arriva. Quand je l'aperçus, je lançai ma pomme au diable et je criai pour ma mère : « Apoum ! Abulkoukou ! » paraît-il.

Une minute pure comme une eau qui filtre dans une grotte et dont je n'oublierai jamais le tintement et la fraîcheur était celle où, me levant, j'entendais entrer, dans les vêtements de la jeune lumière qui venait s'habiller dans ma chambre, le flûtiau du marchand de lait de chèvre et celui du poseur de robinets. Je devais les retrouver, grandis mais aussi jeunes, et les comprendre mieux, dans le Prélude à l'Après-Midi d'un Faune...

Que de courants entremêlés. Je viens de recevoir une lettre d'un ami. C'est une lettre ardente. Et me voici, sans m'en être aperçu, debout, frémissant encore d'espoir dans la vie. Rien n'est perdu, tout se peut refaire. Une voix chaude ; un geste d'or élargit la chambre : Le feu qui s'emballe. Il ne lui manque que la parole.

Je souffle doucement ma lampe. Le plafond rougit sourdement, comme un ciel bouché de novembre sur la ville illuminée.

Je n'ai su qu'après la mort de mon père comment ma mère et lui s'étaient connus. Un soir, un de ces soirs où j'essayais de lui cacher mon désespoir, notre vie manquée, notre misérable avenir, après un dîner dans un petit restaurant, en remontant lentement ce boulevard de Strasbourg dont il n'est pas un détail qui ne me frappe d'un souvenir, comme d'un coup d'aiguille dans le cœur, elle m'a montré la maison où ils s'étaient rencontrés. Maison lourde, d'un éclat morne, avec ses plaques commerciales jusqu'en haut du cinquième étage. Mon père sortait de l'Ecole Centrale. Il était ingénieur aux Crayons Faber. Il habitait avec son frère deux petites chambres sur la cour dans cette maison. Cela ne devait pas être bien gai. C'étaient des garçons sérieux, élevés durement par des parents cossus qui ne leur donnaient pas un sou, et ils

recevaient plus de coups de pieds que de caresses. Un jour, leur père, qui les avait emmenés aux Champs-Elysées, s'arrêtait au bord du trottoir et leur disait, en leur montrant les équipages qui passaient : « Voilà ce que je pourrais avoir, si je ne vous avais pas. »

Dans le temps qu'ils demeuraient boulevard de Strasbourg, mon père avait un petit laboratoire faubourg Saint-Denis. Ma mère me racontait que c'était plein d'objets amusants, d'instruments de chimie, de petits fours d'essai qu'un diable tisonne, de cornues et de matras que la flamme empale dans un coin sombre, de petits tuyaux en caoutchouc, de bains éclatants de coralline. Il avait un esprit de recherche toujours en éveil ; il était très inventif. En ce moment, je rassemble toutes mes forces pour l'atteindre, je tente éperdument le mystère, je force la nuit qui voudrait dormir, j'écarquille la mort, pour m'imaginer ce que pouvaient être sa jeune figure sérieuse, son costume, avec le col, la cravate et le chapeau de l'époque, son œil au travail, sa parole que je n'ai presque connue que triste et quand tout espoir était déjà perdu.

Je suis né rue Coquillère. Quand je ne passe pas trop loin de là, je fais un détour pour y aller voir nos fenêtres, et je me dis que si la chambre est à louer, un jour, j'y monterai. Il y a dans la maison un marchand de comestibles, dont la vitrine est puissamment fortifiée de pâtés en croûte, crénelés comme des tours, et de tout un parc de boîtes de conserves. De l'autre côté, c'est un beurrier célèbre, avec ses hourds et ses impériales chargés de mottes, falaises et banquises, glaciers métis du chrome et du cadmium, armés d'énormes balances et de poids en cuivre, alignés par rang de taille comme la famille de l'artiste-tronc.

On me mit en nourrice à Montrouge. Ma nourrice s'appelait la mère Méric. C'était la femme d'un sergent de ville. Une géante qui avait des accès de colère terribles, au cours desquels elle battait son mari comme plâtre et le coiffait solidement d'un pot de chambre vieux style en forme de chapeau carré. Je crois bien que c'est d'elle que je tiens une violence sans bornes. Mais elle aimait les enfants, et elle m'aimait, dit-on, particulièrement. Ce qui ne l'empêchait

pas de faire souffrir mes parents, de raffiner sur le chantage, d'être d'une papelardise et d'une exigence dégoûtantes et de se faire combler de cadeaux.

J'ai été élevé rue du Géorama, puis rue Mouton-Duvivier. Comme tous ces noms propres, tous les noms propres de mon enfance ont gardé pour moi leur charme enchanteur ! Ils m'ont appris le beau roman de l'univers. Ils se confondent avec les traits chéris, la voix familière de mes parents, leur façon bien connue d'arrondir la bouche pour les prononcer, la première boîte de compas, la première boule du Monde, les cartes en relief, les leçons de choses. Triste Mont-rouge, que je n'ai bien connu que plus tard, flanqué du biscuit de mer de ton église grise, avec des amis, avec mon pauvre Barbas, quand nous allions déjeuner chez Baudouin, rue Alphonse-Daudet.

A ce moment, je ne sais vraiment plus, il y a un trou. Je me retrouve au 15 de la rue du Colisée, dans une maison Second Empire, appartenant à la comtesse de Léotard. C'était une vieille dame en soie noire et

en jais, très sale, avec un énorme sourire aimable, et qui me donnait tout le temps des oranges pourries dans l'escalier. Je vois encore ses grandes dents, bien jaunes, bien longues, et qui devaient être coupantes comme ces frites trop sèches qu'on nous servait à Henri IV et qui nous faisaient saigner les gencives. Nous habitions tout en haut de la maison, là où il n'y a plus de tapis. Il n'y avait plus au-dessus que les chambres de domestiques. A cet étage demeurait une vieille fille en bonnet tuyauté qu'on appelait la mère Bauer. Elle venait faire notre ménage. Il y avait dans la chambre où je couchais, au-dessus de mon lit, un petit trou dans le plafond que la lampe y fumant parfois dans son halo rendait très significatif, et par où maman me disait, quand je ne voulais pas m'endormir, que la mère Gribiche allait passer son petit doigt crochu pour me jeter du sable. Il m'était donc bien difficile de ne pas penser que c'était la mère Bauer. Je la revois avec une netteté surprenante : Clothon, la Falote ou la sorcière de Macbeth. Je lui dis un jour : « Dites donc, mamselle Bauer, pourquoi

que vous avez un nez qui pend ? » — « Et toi, galopin, il n'est pas encore sec, le tien ! » C'est pourtant elle qui m'a donné ma première boîte de soldats, qui me fit pleurer de ravissement.

Quand on disait que je n'étais pas sage, elle me chantait une chanson grise, en faisant courir sur moi ses mains maigres, de haut en bas, jusqu'à la gorge.

La rôde

La rôde

Qui n'a ni pieds ni piaudes

Qui n'a qu'une dent

Et qui mange tous les petits enfants !

Et il me semblait que mon ange gardien cédait la place à son fantôme en me faisant une horrible grimace.

Un jour, j'entendis dans l'escalier des bruits de Guignol, une voix de Polichinelle, des cris ! Je sortis. Tout le monde était sur sa porte. C'était M^{me} Bauer qui poursuivait un rat énorme, gros comme une miche de

seigle, à grands coups d'un balai lancé en tous sens, avec une rage particulière, une figure où sortaient toutes ses vieilles rancunes. Le rat, déjà scalpé, bondissait, menaçait, suppliait, dressé, les pattes levées. Elle parvint enfin à le traquer entre une marche et le coin d'un mur, et le pila. La bête était sur le dos, les dents découvertes, éclatée comme une tomate, les doigts écartés, protestant encore. Je fus réveillé quinze jours après dans mon lit par le bruit d'une pelle qui tisonnait doucement la cheminée, sous une longue bride de soleil, avec cent mille oiseaux qui voletaient dans les rideaux, les cris de la rue, le sanglot de l'orgue, et la bonne figure de notre médecin qui me regardait profondément. Pendant longtemps je fis de longs rêves. J'étais soulevé sur mon lit; j'avais envie de me battre avec quelqu'un, de l'insulter, de sauver le rat ou de l'achever.

La première pièce de notre logement était une salle à manger carrelée, avec un grand poêle à colonnes, à chapiteau rond, dans une niche. Le soir, quand je rêvais sur mes devoirs et que le poêle avait sa voix de

la nuit, ses piliers intérieurs s'allumaient pour moi d'une lueur étrange, et je me demandais confusément si cet animal n'était pas beaucoup plus profond que l'esprit humain ne le pouvait concevoir, s'il n'y avait pas là quelque chose de mystérieux que la pensée ne pouvait atteindre, et si celui qui saurait y chercher n'y trouverait pas, tout au fond, l'entrée d'une grotte de trésors qui passerait sous les rues, sous les maisons, sous les voitures, sous les crimes, et rejoindrait des mines d'or, là-bas, dans un pays sans hiver et sans pluie...

Ma mère cousait à côté de moi. Elle me chantait parfois des chansons de sa jeunesse, qui me plongeaient déjà, sans que je comprisse pourquoi, dans un état de tristesse infinie.

*Le bœuf, piqué de l'aiguillon,
Tremble en faisant son sillon.*

J'étais poussé doucement par l'envie de pleurer. Ma sensibilité, très en avance sur ma pensée, je sen-

tais qu'elle prévoyait ce que devait être notre vie, la flamme sans rien à chauffer, l'enthousiasme sans récompense, la lutte sans témoins favorables, toute l'amertume, tout le doute. Cela ne fait rien, je maintiendrai. Je sais bien que tous les enfants sentent vivement, mais je crois bien que j'ai été plus loin, plus profond qu'aucun autre, moi que le seul passage d'une pensée à une autre faisait rougir. J'ai rôdé par là, sans être vu, dans des escaliers sans espoir, sur des gouttières interminables, dans des rêveries pleines de tressaillements, bondées et secrètes comme la mer.

Une deuxième pièce était baptisée la chambre aux joujoux. Il y avait là, en effet, derrière un rideau de toile, quelques jouets, dont le plus beau était un énorme chemin de fer que m'avait donné mon oncle.

Dans le tiroir d'un meuble en bois blanc, il y avait de petites boîtes contenant des tas de bricoles emmêlées, et naturellement des billes, dont quelques-unes en agate et en onyx, grand luxe pour les écoliers d'alors. J'imaginais des yeux d'animaux splendides.

Le fils de la concierge, Eugène Lefèvre, joli garçon nerveux, mon aîné de quatre ans et qui apprenait déjà le violon, montait souvent jouer avec moi. J'aimais les chemins de fer avec inquiétude. Je trouvais déjà dans leur forme une excitation bizarre, un résumé déjà satisfaisant des constructions acharnées, des visages passionnés vers lesquels tendaient mes sens. J'y vois maintenant quelque chose de « sérieux » comme une option, un brevet d'attente. A cette époque, on me fit photographier, mais je ne voulus pas l'être sans mon chemin de fer, que je tiens par la cheminée, avec une grosse main, sinon le chemin de fer va glisser de la chaise. Et j'aimais aussi l'odeur et le goût des jouets, le vernis sur le fer, le sucre du bois blanc, le sapin de la ménagerie. Mon père m'apporta un jour un bateau mécanique avec roues à palettes, la clef pour le remonter, et trois passagers en biscuit, le derrière enfilé sur des pointes, sur le pont. Il avait été légèrement endommagé pendant le transport, une roue un peu voilée, la belle peinture rouge un peu écaillée, mais il sentait bien bon.

Vers cette époque, ma mère prit pour servante une

excellente femme que nous connaissions et qu'elle avait plus d'une raison d'accueillir. La mère Jeanne était une Auvergnate qui avait un œil à moitié fermé, ce qui m'étonnait un peu, mais je la trouvai bientôt si aimante et si affectueuse! Elle me donna des images qui représentaient les généraux de l'Empire : « Celui-ci, c'est Hoche, celui-là, Marceau, celui-là, Mazana ! » Je l'aimais tant que je ne me rappelle plus grand'chose d'elle, sinon son visage attentif à me plaire, et que toutes ses actions se perdent dans sa bonté. Elle vécut doucement près de nous pendant de longs mois. Mais un jour, il lui fallut partir auprès de sa sœur malade et dont les enfants étaient sans ressources. Je m'étais caché pour ne pas la voir partir, j'avais trop de chagrin. J'entends encore des gens parler sur le palier, la porte ouverte. Je vois une bougie vaciller dans un courant d'air. Je tressaille au bruit des malles cognant dans l'escalier. L'odeur de la nuit, du rat de cave et des cuisines entrait par la porte. Les voix bourdonnaient avec les silences. Une d'elles dit enfin : Elle est partie, la pauvre femme.

Plus tard, beaucoup plus tard, elle vint un jour me voir au square d'Anvers, où j'allais jouer quand j'étais au collège Rollin. Je me souviens que ma mère était triste, parce que, tout courant avec mes camarades, je faisais à peine attention à elle. Tout à coup, je ressens une alerte secrète, quelque chose comme une courte flamme sonore ; je fais un écart involontaire, je saute sur la mère Jeanne, et je l'embrasse à deux mains trois cœurs...

J'aimais les chemins de fer ; j'y joignis les enclumes. Quand ma mère allait nous promener, nous passions devant une forge, et, l'espace d'un instant, mes yeux coiffraient ce cadre d'obscurité de la porte éclairé au fond comme par un danseur... Le feu grimacier faisait les cornes à l'enclume accroupie comme une bête lourde aux oreilles pointues, sorte de loup-garou trapu, sali dans son antre, aux écoutes, hermétiquement assis sur son derrière, et le grand soufflet du fond respirait dans son lit comme un ogre endormi... Un jour, le

forgeron me fit entrer et frapper sur l'enclume, et ce fut la révélation du bruit chagrin du fer sur le fer... Un autre jour il m'aplatissait et me façonnait le fer rougi à blanc, comme un sucre d'orge de feu d'où s'élançaient des étincelles très pointues, vite pâlies. Je n'avais pas peur de tout cela. J'y trempais mon cœur avant de connaître la musique. Et cette odeur du fer et de la limaille, importante et simple comme celle de la terre mouillée...

Je me mis à parler si souvent des enclumes, qu'il arriva ceci : Un matin, j'étais encore couché, et le soleil dorait les persiennes à la règle et promenait dans les rideaux des triangles et des timbales qui commençaient à faire danser toutes sortes de petits personnages. On sonne à la porte. Un silence. Et voilà qu'on m'apporte un amour de réduction d'enclume avec son marteau, des petits morceaux de fer, et une boîte de capsules, qui étaient d'une classe au-dessus des amorces ! C'était la marchande de vins, M^{me} Bassan, florissante matrone, bonne comme le pain et putain comme chausson, et qui, m'entendant toujours parler

d'enclumes, m'avait fait tourner ce jouet admirable. Ah ! si je pouvais te retrouver, chère madame Bassan. On te disait noceuse, et cela ne fait plus pour moi l'ombre d'un doute, tu l'étais, pour avoir mis ton cœur en vacances, un instant, au milieu de ton commerce, au profit d'un petit garçon rêveur.

J'ai dit que je ressentais vivement les odeurs. Ah, que ne puis-je sentir aussi fraîchement qu'alors l'odeur de l'hiver qui commence ; l'odeur de l'écurie qui soufflait au fond de la cour, où trônait un piqueur colossal qui s'appelait M. Sortais ; l'odeur d'une boutique d'herboriste qu'on frôle sans la voir ; il faut bien qu'on y retourne pour voir se mettre gauchement debout les pâtons des vers à soie ; l'odeur des voitures des marchandes ; l'odeur de la rue à onze heures.

Tout ce que vous voudrez, pour une heure de la lumière et des odeurs de cette époque-là.

Il y a quelque temps que je suis en pension. Institution de jeunes gens, tenue par des dames, rue Montaigne. Je vois encore le jour où il fallut me séparer, pour la première journée, de ma mère, que je n'avais jamais quittée. Le matin, on m'avait fait lever un peu plus tôt. J'étais là, devant mon premier déjeuner, et je laissais tomber de grosses larmes dans mon chocolat, entre les pattes d'une araignée monstrueuse que je vis surgir et glisser en rond sur le bord de la tasse ! Allons ! C'est l'heure. C'est l'heure des camarades. La vie ferme ses fleurs, tend ses chaînes, ouvre ses livres.

L'Institution était tenue par une vieille demoiselle qu'on appelait M^{11e} Georges, et qui ressemblait à Voltaire, à un Voltaire coiffé à la chien. Elle était assistée de deux sous-maîtresses ; la plus jeune, très jeune fille ; la plus ancienne, grosse et brune, pourvue d'une ombre de moustache, avenante des aisselles, et qui s'appelait M^{me} Garnier. Les mères acides en disaient qu'elle avait le genre fille à soldats. Elle nous faisait tout le temps faire « un verbe ». Pour y échapper, on demandait à aller faire pipi. Elle vous en refusait la

permission. Pour l'embêter, M^{me} Georges, vaguement jalouse de sa beauté plantureuse, vous l'accordait ! M^{me} Garnier disait : « J'ai mes raisons, mademoiselle. » Et moi, madame, cinglait M^{me} Georges, j'ai des raisons majeures !

Nous dînions quelquefois avec M^{me} Georges dans un petit restaurant de la rue La Boétie qui sentait le bifteck froid, la serviette humide et le moutardier sec. Espérions-nous capter son héritage ? Il consistait en une main coupée et momifiée qu'elle légua, pour tout potage, à ses amies les dames Juillerat, deux dames riches qui mangeaient dans du papier gras.

Pour aller à l'Institution, et pour en revenir, nous passions devant cette herboristerie dont je parlais tout à l'heure et dont l'odeur m'a toujours hanté et pénétré comme un murmure de la forêt. Aujourd'hui encore, cette sensation ne s'est pas émoussée. Un jour, on y installa des vers à soie dans la vitrine, sur des claires. Quelle histoire ! Tous les jours, nous nous y arrêtons, en proie à une sorte de torpeur botanique. Nous admirions, dans le demi-jour vert du mûrier, le

mystère de la forêt, le problème de ces longs bâtons blancs, d'un blanc froid, à la tête de petit cheval malfieux, et qui avaient l'air de faire un travail d'arpenteur, se courbant en boucle pour amener les pattes de leur arrière-train contre leurs pattes de devant, repartant avec celles-ci comme pour mesurer une distance, dressant parfois leur tête ridée de vieille dame, et se balançant si doucement en l'air qu'ils avaient l'air de flotter au gré du vent : Ils faisaient penser à des girouettes de chair. Mais, peu à peu, on voyait se tisser et s'épaissir autour d'eux comme un brouillard de rayons ! Oh la joie de mes premiers vers à soie ! J'en élevai quelques-uns dans un placard très chaud, près du poêle, du fameux poêle, qui s'enrichit pour moi d'un nouveau mystère.

L'atmosphère de la Pension n'était autre que celle d'un salon Louis-Philippard, modernisé d'un peu de bambou et de peluche. On y voyait tourner et marmonner en demi-deuil, contre la lumière bourgeoise de la rue Montaigne, la sous-maîtresse et les institutrices. Les yeux des élèves s'ouvraient et se fermaient dans

le faux jour comme les yeux des chats. Il y avait là un Irlandais aux yeux bleus, Edwin Angarika, je crois, qui disait d'une voix follement limpide : « Mselle ! Mselle ! Je ne peux pas trouver Liverpool sur la carte. » Il disait ça pour faire le malin à cause de Liverpool. Il y avait Caronesi, un petit brun rond et dur, en buis, qui collectionnait les morceaux de mosaïque. Hubert de Frédy était étroit, distingué, de manières charmantes, un peu voûté. Maurice Dufrêne était grand, fin, froid, avec un sourire timide, et pas encore futur artiste décorateur. Robert Derville avait une jolie figure pâle et nerveuse, faisait tout le temps claquer ses doigts et grinçait quelquefois des dents... Midy, futur pharmacien spécialiste, m'embêtait parce qu'il courait après mes petites filles. J'y reviendrai. Blum avait déjà cette manie juive d'enseigner les autres. Doyen, petit blond myope, m'avait donné un des deux rats blancs qu'il avait. Izambard, horriblement chevelu, noir et huileux, faisait d'immenses grimaces qui m'évoquaient, je ne sais pourquoi, un fourneau de cuisine fendu, crevé. Nous avions nos ardoises. On

se disait : Veux-tu coller ? Et, en mettant bout à bout toutes nos ardoises, nous arrivions à dessiner, à la craie ou aux crayons de couleurs, une grande composition de guerre, ou la ligne d'une flotte interminable.

En écrivant ces pauvres choses, j'entends toquer à la fenêtre, doucement, mélancoliquement, notre boule blanche que le vent pousse. J'entends défiler lentement la nuit, par gouttes lointaines, avec un bruit indifférent, comme aveugle ; des larmes qui viennent du temps, du temps qui revient des larmes, du fond des mois, du fond des années, du fond des arceaux, du fond des cavernes. Un innombrable cheminement d'animaux imperceptibles, inexorables, qui marchent sur nous en dormant, poussés par les bergers divins, séparés de la nuit passée, sans savoir ; amibes qui se sont chargés tout d'un côté ; fantômes qui se massent à l'avant de la scène, en haut du toit, pour fuir une mer invisible. Quelque chose de séparé. Quelque chose comme la lumière séparée de son astre

mort, et qui n'en continue pas moins à tirer purement sa route, isolée dans l'espace...

Je me souviens aussi de certains mots hagards dans la lumière. Nous allions faire nos commissions dans une épicerie où il y avait un petit garçon pâle et affairé et qui se tordait tout le temps les mains, comme s'il suppliait ; et j'ai entendu plusieurs fois quelque client demander à l'épicier : « Mais qu'est-ce qu'il a donc dans les mains, votre fils ? » Et l'autre répondait : « Madame, c'est des graviers qu'il a toujours. »

Il y avait, en face, un immense mur couvert d'affiches, avec une grande réclame rouge qui avait par certains temps couverts un air menaçant. Nous l'appelions : le mur Troppmann, car nous étions encore sous l'impression des récits qu'on faisait du crime, et je me sentais déjà délicieusement suspendu, sans grand danger encore, au bord de la terreur de vivre.

Je ne vois pas et je ne sens pas moins bien l'entrée, qui ressemblait à un jeu de construction, avec ses

vitraux en confitures, et l'odeur tiède, comme une grosse fleur qui s'ouvrail sur la rue, de l'établissement de bains de la rue du Colisée. J'en voyais parfois sortir quelques figures qui me paraissaient en colère. Je me disais : Ce qu'ils ont l'air méchants, tous ces gens-là ! Je voyais sur eux un certain désordre, un air de fuite. On eût dit qu'on venait de les mettre à la porte et qu'ils avaient pleuré de rage. Ça m'avait tout l'air d'un palais bizarre, exotique, d'une vie de serre chaude et de tisane, où l'on ne devait recevoir que quelques personnes choisies, où l'on devait éléver, par exemple, des vers à soie, et où se faisaient une cuisine et une lessive riches et molles, avec des tintements de lourds couvercles d'or, des allées et venues de fantômes sans yeux, tout rouges, et des départs précipités de personnes congédiées.

Je commençai à aller jouer aux Champs-Elysées, où je retrouvai bientôt mes camarades de pension. Je refais dans tous ses détails le chemin que nous prenions pour y aller, la rue du Colisée, la rue de Ponthieu, le tournant d'un restaurant saisissant de

surprises avec ses éclats de verre, ses odeurs de soupirail et de couvercle enlevé, sa batterie de quatre moules à gaufres, noirs et sonnants comme des dragons enchaînés. Puis, soudain, le débouché dans la lumière grande ouverte de l'avenue Montaigne, en dépassant le café des gaufres, en face du Cirque d'Eté. J'étais si heureux que je traversais en courant! J'arrivais en plein dans les camarades, et souvent sur les genoux, m'écorchant cruellement, me relevant sans rien dire. Alors, je voyais tourner vers moi tous les têtards, toutes les boules pâlottes, aux yeux tout neufs, aux yeux d'une douceur effrayante. Il y avait là Maurice Delinotte, qui mettait toujours sur sa tête une couronne en papier doré, et s'écriait d'une voix d'acteur, déjà : « Mes enfants, je suis le Rrroi ! » Doyen, avec sa figure petitement souriante de fils d'institutrice, paraissait craindre ces manières. Izambard, bleu comme une mouche à viande, roulant ses gros yeux de faux oriental, ne détestait pas les farces brutales. Edouard Blum, qui se croyait le malin de la bande, qui jouait déjà la comédie de salon et se vantait de

« savoir les fractions », souffrait de toute supériorité.

Moi, je me sentais timide et fin, déjà réfléchi, d'une finesse assommante et qui me donnait plus de peine que de satisfaction, mais tout enrubanné de la jeune lumière, des cris doux, des lointains qui tournaient avec nous, d'avoir déjà faim, du tuyau d'arrosage crevé qui délayait lui-même sa couleur dans l'eau de ses éventails et qui faisait sentir si fort l'herbe, de la silhouette coloriée des chevaux de bois et des baraques des marchands, vieux parapluies sans étoffe, et des groupes de parents et d'enfants pépiants. L'arrosoir posait son tuyau roulant contre la bordure de fer du gazon, comme un gros lézard aux pattes boulues. Oh, le bruit excessivement fin des gerbes d'eau, la rumeur des mouches transparentes, l'inexpressible aigrette de diamant qui sortait d'une vieille blessure ! De temps en temps, au bout d'une allée, une corde à sauter traversait l'air. Mes sens buvaient goulûment, avec un zèle immense, et componaient déjà les redoutables tracés, modelaient déjà les germes ardents qui devaient me rendre la vie si dure.

A travers la charpente des baraques ocreuses, pareilles à une ligne de bateaux sans voiles, que nous voyons encore aujourd’hui, telles quelles, écumait à contre-jour le mouvement continu des équipages dans la lumière. La baraque où nous nous rendions le plus souvent était tenue par la mère Guère, une femme en bonnet noir au visage douloureux, égale et patiente. La voisine passait pour être plus sociable, mais moins sûre. Presque toutes avaient le bonnet noir, en hauteur, dont je cherche en vain à me rappeler la structure bizarre.

On trouvait, dans ces baraques, du pain d'épices aux amandes collées sur les côtés, écartées comme les dents du bonheur, et, dans les vitrines, la pipe en sucre, rouge comme quand on regarde ses doigts devant la lampe, les pâtes de guimauve, de jujube, de lichen, et ces tortillons de réglisse noire. La réglisse Florent (vieille marque) était un luxe, en boîte ronde, avec ses petits cubes gris, d'une matière de fond d'artichaut, qui avaient l'air damasquinés sur un côté. On nous permettait aussi les nonnettes Sigaut, parce que

c'était « une marque ». Quelquefois, nous achetions une de ces grêles fioles de liqueur, avec leur tout petit bouchon, qu'on enfonçait généralement, sans qu'il fût possible de le retirer sans épingle, dans le goulot, qui se cassait ! Ces petites bouteilles en verre mouseline contenaient un produit sucré coloré en jaune ou en rouge. Il n'y avait rien de plus bête et de plus gai que ce sirop en miniature. Comme jouets, le pistolet aux amorces, véritable sauterelle à feu, décoré de vives couleurs chimiques, le clairon, le tambour, la balance à deux sous, délicieusement aigre de sa dorure au mercure, la petite tortue qui tremblait modestement des pattes dans une boîte de verre, la garniture de cheminée dans son petit carton et son papier de soie. Naturellement, pelles, pioches, ballons, et ces fameux cerceaux à manche sur le moyeu desquels était fixé un timbre que chaque tour faisait sonner. (A propos du cerceau, la première joie d'apprendre à le lancer de façon à se le faire revenir !) Et les toupies, les sabots coloriés avec un clou d'or au centre, la peau d'anguille, la réglisse en poudre rouge, et le manche du

fouet qu'on suçait dans un goût subtil de chaussure comestible !

Mais les baraques, c'était surtout : le coco, et le sirop de groseille et de grenadine, dont les carafes et les bouteilles, bouchées en bois et en ficelle, trempaient dans un petit bassin, sur un escabeau, à la gauche de la baraque et de la marchande.

Le soleil de ce paradis, beau comme une planche de cosmographie, faisait tourner deux manèges de chevaux de bois, l'un en face de l'autre, en plein dans les jeux, cabestans fixés sur un mât de cocagne tricolore, aux fortes baleines, auxquelles étaient suspendus, dans une armature d'escarpolette, des chevaux de bois frugalement armés de crin et qui ressemblaient assez à de grosses brosses usagées. Les tenanciers de ces astres morts étaient de braves gens en casquette, des vieux du Second Empire, des militaires et d'anciens gardes, pleins de bonhomie bourrue, la roupie au nez, chiquant leurs souvenirs. Ils étaient debout sur une espèce de plate-forme recouverte d'une toiture de zinc où leurs godillots crissaient aussi désa-

gréablement que le pied sur le dallage recouvert de sciure des crèmeries. Ils y avaient dressé une espèce de chevalet auquel était adaptée une planchette tournante, sorte de pupitre mobile où les appâts et les anneaux étaient pincés dans une glissière. Au moment de la mise en marche du manège, on distribuait des lances aux enfants, et celui qui avait enfilé le plus d'anneaux au passage, recevait pour prix de son adresse un jouet ou un sucre d'orge. Du haut de leur tribune, les patrons tendaient aussi des pantins, des objets grotesques dont la capture était plus difficile, et ils égayaient ces lots particulièrement héroïques de boniments lancés d'une voix bourboussonne et que je n'oublierai jamais, tels que : V'là les lunettes de ma grand'mère, mad'moiselle Barbouillée des Pois Verts, etc.

Tout cela n'allait pas sans quelque chicane entre les parents : « Oui, madame, c'est truqué ! Il a eu le prix parce qu'il y monte souvent ! Et cette grande bringue de fille, là ! Est-ce qu'on fait monter des enfants de cet âge-là sur les chevaux de bois ! Je vous demande un peu ! »

Le drame que je ne pouvais pas voir, et que je remonte maintenant dans l'ombre, pièce par pièce, c'était celui de l'autre manège, qui ne faisait pas d'affaires. De même qu'il y a dans la rue un trottoir sympathique, de même qu'il y a des rues où on n'a pas envie de passer, comme la rue Buffault ou la rue de l'Aqueduc, de même il y avait des coins où on n'allait guère, et des gens qu'on n'approchait pas. On regardait à peine le pauvre vieux triste de l'autre manège, et son appareil semblait peu à peu s'enfoncer dans le sol. C'était comme un enlisement, comme un naufrage muet et sourd perdu dans l'orage de toute cette gaieté.

Il en était ainsi pour les Guignols. Le mieux achalandé était celui qui était placé tout contre les Folies Marigny. Son décor de ville triste, plein de coups de bâton, où grinçaient et susurraient deux traversins à tête de plomb, coiffés de chapeaux criminels, m'impressionnait comme un événement macabre dans une impasse. Mais ce ne fut que le jour où on y joua la *Prise d'Alger*, avec coups de canon sourds et véri-

tables pluies d'étincelles, que j'eus le pressentiment du pouvoir de l'homme et de son astuce.

Je n'ai pas gardé un souvenir bien amusant de la voiture aux chèvres, sinon que les enfants faisaient claquer leur fouet du plus fort qu'ils pouvaient, avec le sentiment de diriger la chose, et qu'une fois descendus de voiture, ils caressaient les petites diables blanches avec beaucoup d'appréhension.

En fait de grandes personnes, je me rappelle surtout la tante de notre camarade Jacques Denise. Elle arrivait aux Champs-Elysées avec une figure bouffie de colère, rouge dans une sorte de bonnet bouillonné, roulant ses calots sur un fer à cheval de moustache, et c'était à tout bout de champ des : « Jacques, ici ! Jacques, tout de suite ! Jacques, ne fais pas ceci ! Jacques, ne fais pas cela ! Jacques, tu seras puni ! » On l'appelait l'ogresse bleue.

Il y avait aussi M^{me} Doyen, qui arrivait chercher son fils avec un port de caissière et deux lorgnons superposés sur le nez.

Je garde un souvenir respectueux et tendre à

M. May, qui me parlait avec douceur et qui me fit un jour cadeau d'un fouet superbe. C'était un beau vieillard, d'une insigne élégance, et dont la barbe blanche avait l'air en soie. Toujours en haut de forme, gris mat, ou noir aux reflets innombrables tournant comme autour d'un bracelet gourmette. Il était l'oncle de mon amie, la jolie petite Suzanne May, qui m'avait conquis, un jour où, lasse de bouder, elle m'avait dit : « Je ne suis donc plus ton mignon ? »

« Madame, je vous présente mes hommages. M. Derville va bien ? Vous savez la nouvelle ? Mais, M. May est mort ?... Il s'est suicidé... Non, il n'était pas venu ce jour-là aux Champs-Elysées. En rentrant, son frère a trouvé une lettre qu'il avait laissée, et où il disait : Vous me trouverez dans la Seine. On l'a cherché deux jours; on a fini par le trouver assis sur la berge, trempant dans l'eau jusqu'aux genoux. Il s'était tiré un coup de revolver, et il était resté comme ça, assis. »

... Un tour de vent visse les feuilles sèches. Les groupes se font et se défont : « Monsieur Deflandre, venez un peu que nous en parlions. »

Il y avait des chuchotements. Les événements entraient dans ma vie l'un après l'autre. Je sentais parfois se déclencher leurs crans, comme on les entend dans un réveil où le mouvement s'achemine en rond vers l'implacable sonnerie.

Je retrouverai plus tard Suzanne May, parfaite blonde. La grâce me fut donnée par elle. Pendant des années, j'ai pensé à elle sans en rien savoir. Je l'ai retrouvée. Je dirai comment. Plus tard. C'est une histoire d'homme.

Un jour que je courais à perdre haleine, poursuivi par un insecte héroïque, ma mère, qui n'était pas loin, bien entendu, car elle ne me quittait guère, ma mère m'arrêta tout net et me dit, d'un air assez dur : « Viens voir ton oncle. » Et elle me mena à un monsieur brun et noir, à courte barbe carrée, que je ne connaissais pas. Je vis à côté de lui mon père, qui tenait par la main une jolie fillette blonde. On me dit : Tu vois, c'est ta cousine Gabrielle. Nous nous mêmes à jouer

et à courir, pendant que les parents causaient à l'écart. Elle m'appela tout de suite Léon, mon cousin Léon. Il me parut qu'elle avait beaucoup d'assurance, qu'elle parlait très fort et que ses gestes étaient supérieurs aux miens. Elle me domina d'emblée. Puis, quand on trouva que nous avions assez joué, on nous mena ensemble à une baraque, où mon père acheta une pendule pour elle, mon oncle une balance pour moi. Tout à coup, chuchotements précipités, des bras balancés de travers, le frottement de quelqu'un qui court. Un tournoiement, un coup de vent sec emmena tout net la petite cousine, dans une traînée de feuilles mortes. C'était ma tante qui arrivait, il ne fallait pas qu'elle me vît, histoires de famille, pauvres histoires...

Il y avait aux Champs-Elysées des enfants exotiques, généralement gras et pâles, habillés de couleurs. Il y en avait deux qui disaient tout le temps : Mama, et qui répondaient presque toujours : Non! (pas même : non, merci, comme nous disions, nous,)

quand on leur demandait : Voulez-vous jouer ? Il y avait aussi un garçon déjà grand, orgueilleux, qui planta un jour une pelle dans un tas de sable, et cria : « Tous les enfants qui feront tomber cette pelle auront les oreilles tirées ! » C'en était trop. Toute ma patience accumulée me monta d'un coup de pompe aux oreilles avec une chaleur insupportable. Mon orgueil de timide passionné grimpa brusquement trop haut pour que je pusse désormais supporter le moindre défi : les yeux remplis de larmes, je m'élançai sur le tas de sable et, d'un coup de pied sûr, j'envoyai promener la pelle sur le macadam, au milieu des promeneurs. Au moment où le grand garçon se précipitait à mes trousses, ma mère était déjà sur lui, et, sans oser regarder, serrant les épaules, j'entendis le bruit plein et décisif de la calotte qu'elle lui appliqua, dans la stupeur générale. Je n'ai pas su le reste.

Les enfants qui jouaient seulement à dix mètres s'estompaient, se fondaient déjà dans la grisaille. Ils n'existaient pas pour nous. Nous ne concevions pas d'autres camarades. Nous nous sentions exceptionnels.

Un jour qu'il faisait grand soleil et que l'avenue des Champs-Elysées étincelait de voitures de maîtres, avec le bruit des chaînettes et le glissement doux des huit ressorts, ma mère, qui avait ce jour-là l'air assez triste, me prit par la main et m'amena au bord du trottoir, tout contre la chaussée. Comme nous restions là longtemps, je lui dis : « Qu'est-ce que tu regardes ? » Elle répondit, au bout d'un instant : « Ah ! les voilà ! Pauvre amie. Tiens, tu vois, c'est aujourd'hui que Robert Derville prend le nom de son père. Il s'appelle maintenant Robert Landelle. »

Nous avons déménagé. Nous ne sommes plus au 15, nous sommes au 22 de la rue du Colisée. C'est un logement un peu triste. Je souffre là d'une impression d'attente et de calme dont je voudrais m'échapper. Nous sommes seuls pendant de longs jours, ma mère et moi. Mon père est en voyage.

Un jour, dans le silence, ma mère me dit qu'elle se sentait souffrante. Nous n'avions pas encore notre nouvelle bonne. Je me souviens qu'elle sortit sur le

palier pour appeler la concierge. Elle criait : Madame Bombart, madame Bombart ? L'autre monta. Ma mère se mit au lit. Le médecin qui vint aussitôt dit que ce n'était rien. Elle est nerveuse, elle est malheureuse. Moi, je savais bien que ma mère était résistante, la voyant toujours si active. Elle ne resta couchée que quelques jours, mais je la trouvai bien silencieuse.

De nos fenêtres, on voyait des façades riches et tristes de grands carrossiers : Henri Binder, et, plus loin, dans un lourd cadre noir et or : Poitrasson.

Mon père arriva avec un poêle Chubersky. Je fus ébloui, radieux. Quel jouet magnifique ! Quand l'ouvrier le mit en place, j'admirai, le souffle retenu, ce merveilleux instrument, ce joujou grande personne, avec son beau noir lustré et la couronne nickelée de son couvercle. Le lendemain matin, je fus réveillé par un bruit de voix animées. Dans la bonne odeur du café, mon père, en bras de chemise, expliquait à ma mère, en peignoir, les cheveux sur les épaules, et à notre bonne, qui se tordait les mains d'émotion : « Un cendrier, un seul, vous dis-je. Il faut verser un cendrier

de sable dans la rainure. » Ces paroles me semblaient grosses de sens, d'une vérité générale et d'une certitude réconfortantes. J'étais tout frémissant, aux écoutes, bien réveillé, l'œil frais comme un poisson, plein de santé, assis dans mon lit. Mon cœur battait à pleines voiles. J'avais vu poindre la science, l'instrument sérieux et dangereux, les merveilles de l'industrie, les grandes aventures mécaniques. Tout s'élargissait et promettait. Le poêle montait rapidement et chauffait. C'était comme si l'action en personne était entrée dans la maison !

Il y avait déjà longtemps que nous allions chez les Landelle, au 17 de la rue Montaigne, au coin du Faubourg Saint-Honoré. Ils habitaient au cinquième un vaste appartement d'angle, avec un immense balcon qui faisait le tour de la maison d'où l'on avait vue sur cinq rues animées, comme sur les môles et dans les bussins d'un grand port. Là, devaient fourmiller pour moi beaucoup de plaisirs et beaucoup de mystères.

Il y avait aux fenêtres de grands vitraux qui me semblaient admirables. Les meubles étaient en ébène et en palissandre, avec un immense lit de milieu canné d'or, et des lampes massives, et des suspensions partout, « signées de Gagneau ». Et une lumière amusée par une infinité de bibelots. Tout cela me parut d'une richesse sans limites, et je me plongeai pour longtemps dans cette variété.

Mon camarade Robert Landelle avait un peuple de jouets. Il m'en faisait profiter avec beaucoup d'amitié et de complaisance. Je les considérais sans jalouse, mais avec une sourde envie de pleurer dont je n'aurais vraiment pas su m'expliquer la cause. Il me souvient surtout d'un cheval mécanique, modèle riche, grande taille. Et de certaine épée à poignée de nacre...

Sa mère était grande, forte, douce et bovine. Je l'aimais bien. Elle s'occupait sans cesse à arranger des draperies autour d'énormes cache-pot contenant des plantes artificielles, notamment de faux bégonias en caoutchouc argenté dont Robert grattait le maquil-

lage avec ses ongles. Il y avait chez eux de nombreux objets recouverts en peluche, coffrets, boîtes à gants, cadres, et des pendules monumentales.

Son père était petit, maigre, noir, jaune, avec des yeux brasillants. On disait souvent qu'il était condamné, mais qu'on allait demander au docteur Depoux d'appeler de nouveaux médecins en consultation. Octavie, la cuisinière, géante forte en gueule au juste sens, bougonnait grassement : Depoux, Depoux, il est comme les autres, celui-là ! Des nobles, il vous faut des médecins nobles, à présent !

Quand j'évoque le physique de M. Landelle, ses yeux incandescents, ses rages de malade, et l'allure de Rubens de M^{me} Landelle, je ne puis m'empêcher de penser à l'immense lit de milieu qui semblait dominer la chose, absorber toute la lumière dans son mau-solée d'ébène, et je revois une gravure de James Ensor, qui s'appelle *La Luxure*, où un tout petit homme crochu, velu et noir, grimpe de très bas dans le vagin d'une femme énorme qui le surplombe, sur un lit vaste comme un autel.

M. Landelle réunissait des ouvrages militaires, éditions de grand luxe, dont il se faisait tirer des exemplaires à son nom, sur grand papier, et qu'il faisait habiller de reliures splendides par Marius Michel.

C'était, par exemple : l'Armée Française, par Jules Richard, édition Boussod-Valadon, grand in-quarto, avec des illustrations en noir et en couleurs d'Edouard Detaille. Quand nous avions eu de bonnes notes, il nous les montrait avec toutes sortes de précautions, en fronçant le sourcil et en clappant de la langue avec impatience quand nous approchions nos mains tremblantes de ce formidable ouvrage.

J'admirais la finesse du trait et le fondu photographique des personnages. Un léger rehaut de couleur les faisait vivre. Je m'hallucinais, je les voyais tourner, je voyais la fumée des canons s'étirer lentement sur les pages. Un véritable trompe-l'œil, comme dans un panorama. Je conçus à ce moment qu'il pouvait y avoir au monde d'inexplicables merveilles.

Une grande joie pour moi, c'était, les soirs d'été, d'aller sur le balcon, avec deux ou trois camarades,

regarder passer les voitures et les silhouettes fantastiques des passants. Il y avait à ce moment une série de crimes dans Paris. Gamahut, Marchandon, l'assassinat de M^{me} Ballerich. Marie Regnault venait d'être assassinée par Pranzini deux maisons plus haut. Des ombres passaient sur les murs comme des oiseaux de mauvais augure, grandissantes jusqu'à la menace. Nous pressentions des catastrophes, nous espérions quelque chose de terrible. Nous montions souvent, sans être vus, par un petit escalier intérieur, dans un assez grand cabinet qui servait de débarras et qui était rempli de choses bizarres. Là, nous tenant par la main et nous chuchotant de drôles d'histoires, nous regardions par une fenêtre basse les lumières mouvantes empêcher les ténèbres de dormir et nous écoutions trembler au loin les bruits de la ville. C'est au creux de ces soirées, au contact de ces enfants pas très sages, ardemment conçus par des parents mal remis de la guerre de 70, nous serrant l'un contre l'autre dans la nuit du grenier magique, que nous pressentîmes que nous allions vivre dangereusement et que nous fûmes

troublés, dans la fausse position du complot, de la cachette et de l'écoute, par le premier danger sexuel.

On commença à voir les enfants rôder chez les uns, chez les autres, dans les couloirs, dans les rideaux; chuchotements, portes fermées très lentement. Mais quand Picard abusait de lui-même, il prétendait associer le monde entier à son plaisir. Il lui fallait tout un attirail. Il décrochait dans le salon de fort grands portraits de famille, qu'il emportait aux cabinets, chantant, faisant le plus de bruit possible. Il y joignait une vieille clarinette, et jusqu'au dessous de plat à musique et au cabaret à liqueurs en bois sculpté à la mécanique, dont l'un jouait la *Marseillaise* et l'autre le *Chant du Départ*. De sorte que, quand j'arrivais chez les Picard et que j'entendais un carillon dans l'escalier, j'étais fixé.

Le soir, quand il faisait chaud, nos parents sortaient ensemble. On se traînait, les uns les autres, vers les Champs-Elysées, comme des paniers noirs. Et

c'était tout de suite le Café des Gaufres, tout illuminé d'orgie, avec ses machines à faire les gaufres et leurs poignées tournantes qui m'intriguaient tant. Et cette odeur de gâteaux chauds ! Il y avait aussi de vieux messieurs qui se promenaient de long en large, jetant à nos mères des regards significatifs en fumant leur cigare dont l'odeur nous était nouvelle, et cette odeur, avec celle de la serviette en cuir, est restée longtemps pour moi l'odeur des grandes personnes.

Au loin bougeaient les lumières inexplicables des Champs-Elysées. Nous jouions à cache-cache autour des Folies Marigny et dans les massifs de verdure. Il y avait de prodigieux moments de silence et d'attente, dans l'odeur de l'herbe arrosée qui séchait. Soudain, on voyait une ombre fuir à toutes jambes. Etait-ce un camarade ? Etait-ce un étranger dangereux ? Ces jeux se déroulaient dans une atmosphère précoce de terreur. Une fois rentrés et couchés, nous en étions longtemps troublés, nous ne pouvions nous endormir et, peu à peu, nous glissions de rêve en rêve. Il y avait dans ce jardin nocturne un coin si mystérieux, si

écarté, si faux, que nous l'avions baptisé : Tananarive. « Fondons une ville! Abrikauté! Tananarive! » Et nous nous entendions crier dans la nuit chaude.

Le frère de mon ami Doyen, qui avait deux rats blancs, m'en donna un. Je me passionnai pour cette petite bête.

Je le mettais souvent dans un wagon du grand chemin de fer que m'avait donné mon oncle. Il mettait la tête à la portière, à notre grande joie. Mais comme je faisais brûler des pastilles du séraïl dans la cheminée de la locomotive pour avoir de la fumée, il en était incommodé, et il rentrait dans son wagon, avec une grimace indiscutable.

J'eus une grande joie le jour où ma mère m'acheta un petit costume Louis XV en velours marron, à boucles d'acier, et une cravate Lavallière en soie orange et noir. Nous l'appelions la cravate couleur du

soleil! On me fit photographier ainsi, chez Van Bosch, photographe alors en renom.

Quand on vint livrer les photographies, ma mère était si heureuse! Quelques jours après, survint un singulier personnage, vêtu à l'artiste, qui sortit silencieusement et précieusement, d'une gaine de velours, mon portrait sur verre dépoli, où on me voyait en transparence, dans une lumière infiniment suave, avec de discrets rehauts de couleur. L'homme dit avec importance : « Madame, il est entièrement fait à l'aiguille aimantée. » Ma mère en avait bien envie, et moi j'étais paralysé par la vue d'une si belle chose : « Nous ne l'avons pas commandé, » dit mon père. Et, malgré la loquèle abondante de l'autre, qui se défendait comme un sorcier défend ses charmes, il le poussa doucement vers la porte. Je crois que ma mère avait un peu envie de pleurer.

Je reçus mon premier livre d'étrennes, cadeau d'une amie de ma mère, qui me l'apporta dans mon lit où je tenais une tasse de chocolat avec des rôties

beurrées. C'était le *Robinson Suisse*, avec une reliure rouge ornementée d'or. Elle me le tendit : « Ne le lui donnez pas, ma chère, lui dit ma mère, il foutra tout par terre. » Mais je la tirai de force. Oh, l'odeur de neuf, de verni, de carmin, d'encre fraîche et d'étrennes de ce livre ! J'osais à peine l'ouvrir. Et, ce qui me troublait le plus, c'était, quand mon haleine passait sur l'or de la couverture, sur laquelle je me penchais pour l'embrasser, c'était de voir cet or se ternir de buée, mais reprendre aussitôt son brillant féerique !

Je parlerai plus tard des petites maladies de l'enfance, des joies de la grille allumée, de la lampe voilée, des fées nouvelles qui se font connaître, des pas feutrés, des chuchotements, de l'entrée impérieuse et douce du médecin en redingote noire, des mots bizarres qui se forment dans la fièvre, des joies d'une faim absolument originale, après une diète lactée tiède édulcorée, du premier blanc de poulet et du premier œuf, de certains gâteaux légers qu'on appelait des cache-museau et que m'apportait une voisine. Ah ! quelle faim délicieuse et poétique je sentis monter dans mon corps

tout neuf, quand on mit sur mon lit un album d'images intitulé : *Les Fredaines de Chardonvert*, où ce fils prodigue et vagabond finit par aller mendier chez sa tante qui ne voulut lui offrir qu'une modeste tartine de fromage blanc !

Il y avait aussi, rue du Colisée, une pâtisserie : Maison Hattier, où j'allais admirer longtemps, puis décidément manger de ces gâteaux couverts de losanges de confiture rouge et jaune qui ressemblaient à de petits vitraux cloisonnés. Soupe à l'anglaise.

Quand j'étais trop long à choisir un gâteau, ma mère, impatiente, finissait par me dire : « Tu vas prendre celui-là, ou bien tu n'auras rien du tout ! »

Mais la fringale qui me prenait quand notre bonne Marie Barrault venait me chercher le matin à l'Institution, et me disait en anglais ce qu'il y avait à déjeuner ! (Cream cheese.) O faim du premier homme !

(A l'instant même où j'écris, j'entends le piano chez M^{me} Landelle... Un cube bleu, plein de fantômes,

suspendu dans l'espace à la hauteur du cinquième. Des amis à nous. M^{me} Mortier, M^{me} Colass, Alice Boucher, qui arrivait toujours parfumée et portant un carton à chapeau. M^{me} Drapier, qui jouait : *Colonel Polka, tiré de la Femme à Papa*, avec de beaux doigts gras et blonds, boulant sur le clavier. J'étais épatisé par sa maîtrise, et les accords qu'elle faisait de la main gauche me paraissaient d'une plénitude et d'une réussite inouïes. Ce fut pour moi la révélation de la musique.)

Un grand dîner dehors avec M^{me} Landelle, ma mère, Robert et deux camarades. La descente de voiture dans le Palais-Royal illuminé, l'odeur de Grand Véfour, l'entrée dans la fête !!

Encore un départ. Nous allons habiter la rue de Dunkerque. Je n'ai jamais déménagé sans un grand chagrin. Je me sentais déjà chassé, poussé sans retour d'image en image. Si peu que nous fussions restés dans un appartement, je m'en arrachais avec peine. J'embrassais longuement les murs. Quand la pauvre

mère Jeanne nous a quittés, j'ai gardé de vieux vêtements qu'elle avait laissés et je les ai pressés bien souvent sur mon cœur. Les hommes s'en vont, les objets s'en vont, les murs dégarnis deviennent semblables à un visage sans traits, les visages se fondent dans l'espace. Nous qui sommes venus du fond des âges, à travers tant de formes ténébreuses, quittées l'une après l'autre, et que nous avons laissées mourir seules, que nous restera-t-il, à notre tour, quand il faudra glisser par la fente invisible, et, cherchant nos maisons futures, descendre ou monter pour toujours ?

(*A suivre.*)

P. C. C.

LÉON-PAUL FARGUE.

SUR LE REBUT

« Je voudrais, — dit Marie des Neiges, — voir mettre au rang des vertus, ou des dons du Saint-Esprit, l'Attention. Car à chaque instant nous rebutons ce qui aurait contribué à notre bien, et nous donnons notre assentiment aux rebuts que nous voyons faire, favorisant ainsi la sottise et la barbarie.

« *Je suis des yeux distraits* ». Il a raison. L'inattention, toujours augmentée, aboutit à l'aliénation en passant par la stupidité. Ils ne voient point ce qui était là depuis le commencement du monde ; ils ne s'arrêtent pas devant la rose ; ils ne retiennent pas la graine flottante au vent pour la regarder de près ; ils n'écoutent pas le soupir du feu qui mange dans leur cheminée ; ils n'ont pas vu le reflet qu'une fenêtre qu'on a ouverte vient de précipiter, avec un vertige de suicide, sur le pavé de la rue, à leurs pieds ; et de ce qui est donné ils ne veulent pas : ils préfèrent un misérable, un pénible (et péniblement) *acquis*. Les plus belles choses données,

ils ne pensent pas qu'il vaille la peine de s'approcher d'elles. Ils pensent que l'amour-propre compliqué est un guide plus sûr que le plaisir simple. L'enfant qu'ils ont laissé, tout absorbé dans ses jeux, en songeant : Pauvre petit, il ne sait pas ! ils seront étonnés de le retrouver, au bout de leur fatigante course, sur le sommet qu'ils désiraient atteindre, et qu'ils n'atteindront pas ; et là il joue encore, au même jeu d'être attentif : « Un insecte m'attend pour traiter. » Mais, disent-ils, ce n'est qu'un enfant, et nous sommes des hommes. Possible ; mais il est dans cette lumière à laquelle vous aspiriez, et qui n'est pas pour vous, qui avez rebuté tout ce qu'accueillent les enfants.

« Un homme qui était venu me voir m'avait dit : « Voici mon ouvrage, Marie des Neiges. Il va sans dire que j'en suis satisfait, et on voit bien que je n'ai plus rien à apprendre. Vous l'aimerez donc, et tout ce que je vous demande, c'est un mot d'introduction pour l'homme influent qui peut m'aider à le produire, et que vous connaissez. » Mais son ouvrage n'était rien :

un balbutiement, une forme qu'il avait plus ou moins habilement imitée et où il n'avait rien mis. Cette forme pouvait faire illusion à qui n'avait encore jamais vu nulle forme artistique ou qui, les voyant, les avait rebutées. Mais derrière cette forme assurément savante, l'habitude que j'ai d'aller droit à la substance vivante, me faisait découvrir l'inanité de la pensée, le manque de finesse, l'incurable vulgarité, et pour tout dire d'un mot : l'ignorance, de cet homme. L'admiration, ou l'estime, que j'avais tenue toute prête à accueillir cet ouvrage, se changea en une espèce de pitié, d'attendrissement. J'eus le même sentiment que j'avais éprouvé un jour où un petit enfant, m'apportant une poignée de sable, m'avait dit : « Regarde; j'ai fait une maison... » Et cet homme était une sorte de personnage, un bon administrateur, un prud'homme, considéré par tout le monde comme un esprit d'élite, et dont les jugements étaient reçus avec déférence. Mais quelle touche c'est, que l'ouvrage d'un homme, du moins l'ouvrage dont la qualité ne dépend que de l'homme lui-même, et qu'il est obligé de faire seul et sans qu'aucune formule,

aucune recette, aucun secours, puisse lui être d'aucune utilité. Celui-là dénonçait son auteur, et j'en demeurai stupéfaite, scandalisée. Pourquoi donc a-t-il fait cela ? Ou quel ennemi, pour le discréder, lui a-t-il attribué cela ? Mais son ennemi était en lui-même. La conscience qu'il avait de son savoir et son habileté, et l'estime qu'on faisait de son esprit, l'avaient entraîné dans cette erreur.

« Comment lui donner le conseil amical, charitable, de détruire cela ? Rien n'est impossible à Votre Majesté : Elle a voulu faire de mauvais vers... Mais sa situation sociale, sa réputation, et l'idée qu'il avait de lui-même, ne lui permettaient pas d'entendre sans souffrir beaucoup une pareille leçon. Ce Roi pouvait renoncer sans regret au nom de Poète : il se savait d'autres titres à l'estime universelle et à une longue vie posthume. Tandis que cet homme-là, si son ouvrage avait valut tant soit peu, s'en serait trouvé haussé bien au-dessus de sa condition.

« Je songeai à un détour : à la théorie qu'on appelle, je crois, de la corrélation des organes : si l'un se

développe, un autre par compensation s'atrophie. Vos grandes qualités d'administrateur se sont développées au détriment de... Mais il était satisfait de son ouvrage, cet homme ! Et des flatteurs, ou des gens sincères mais qui étaient aussi mauvais connaisseurs qu'il était mauvais artiste, l'avaient applaudi. Et comme les vrais connaisseurs sont en petit nombre, il est probable qu'il aurait réuni sans peine une majorité en sa faveur. Enfin mon opinion lui importait peu. Ce qu'il voulait, c'était la lettre de recommandation que je lui avais promise avant d'avoir vu son ouvrage, qui n'était pas des vers, ni de la prose, mais de la peinture, ou plus exactement de la décoration. C'était pour cela qu'il était venu me trouver : parce qu'il me savait peintre, et que je connais des peintres célèbres.

« Je demeurai un moment interdite. Je me rappelai certains jugements prononcés avec autorité par ce même homme sur l'ouvrage de quelques-uns des maîtres de notre art : jugements redoutables, critiques qui m'avaient semblé justes dans leur violence : devant elles, rien ne tenait. Ainsi, un jour, de l'œuvre de celui

pour lequel il me demandait un mot d'introduction, il n'avait rien laissé debout. Mais sur le moment, en voyant son propre ouvrage, j'avais si bien eu le sentiment d'une catastrophe que même le souvenir de ces critiques avait été aboli en moi. Pourtant ce souvenir m'avait parfois inquiétée, oppressée.

« J'avais sur ma table de grands albums, récemment arrivés de mon pays, qui contenaient des planches en couleurs représentant des poteries et des étoffes faites par les Indiens. Ah ! celles-là n'étaient pas des formes vides. Je sentis le besoin de les regarder encore, pour me laver la vue des basses et pitoyables productions de ce solliciteur. Lui aussi, pensai-je, doit les voir. Cela lui fera du bien, l'éclairera peut-être... Je les lui montrai. Quel sentiment il y a dans ces courbes ! Et ça ! Et voyez ce losange écarlate au milieu du damier bleu et brun de cette bordure de poncho !... J'étais debout derrière lui, tournant les pages ; et de temps en temps il murmurait : « Amusant ! Très curieux ! » Et je me disais que le charme devait opérer, qu'il comprenait la beauté de ce qu'il voyait et que, faisant

un retour sur son propre ouvrage, il en apercevait l'insuffisance. En même temps sa pesante et maladroite fantaisie s'éveillait, recevait l'empreinte féconde de ces choses ; et à sa prochaine visite il m'apporterait un ouvrage où cette influence bienfaisante se ferait sentir. Il se libérait. Il était sauvé !

« Mais quand je refermai le dernier album, il ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement, à peine dissimulé dans un dernier « Très intéressant » de pure politesse, et sans conviction. Et il éloigna les albums avec un geste presque dédaigneux qui signifiait indubitablement : Tout cela n'est pas sérieux ; nous perdons notre temps ; revenons à notre affaire. Vite, cette lettre de recommandation !

« Je la lui donnai, puisque je l'avais promise ; mais je n'exprimai aucune opinion sur son ouvrage. C'était, — non sans une douce et secrète raillerie, — lui et non pas ce qu'il avait fait que je recommandais au Maître, mon camarade.

« J'aurais dû refuser cette lettre. Mais vous, l'auriez fait, à ma place ? J'en fus quitte pour une gentille

semonce : « Qu'est-ce qui t'a prise, de m'envoyer un tel *mamarracho* ? Tu connais donc des gens comme ça ? Voilà ce que c'est que d'aller dans le grand monde ! » Mais lui non plus n'avait pas osé le désillusionner tout à fait, et pour atténuer le refus qu'il lui fit il lui donna quelque encouragement : « En travaillant beaucoup... » et « Revenez me voir dans un an. »

Il ne le revit pas. Je suppose que le bon et sain jugement que le monde attribuait à ce Monsieur dans les affaires courantes lui fit comprendre qu'il n'avait pas une véritable vocation d'artiste ; et il n'insista pas. Mais je ne crois pas que cela ait suffi à le guérir de sa manie de démolir l'ouvrage de ceux dont il avait renoncé à être le confrère... Je n'ai plus jamais eu l'occasion de le rencontrer, mais j'ai souvent pensé à lui, surtout quand, deux ans plus tard, des artistes de talent se sont mis à interpréter ces décosations indiennes, précisément celles-là qui arrivèrent en Europe dans ces albums. Et c'est maintenant un lieu commun de la critique, un fait historique : « Ces échantillons de l'art indien ont été « une révélation » ; il ont « bou-

leversé », « renouvelé » les arts décoratifs. » Et quand je lis cela, je pense : « Se souvient-il qu'il a été un des premiers à voir ces échantillons, et qu'il les a si complètement, avec tant de sérieux, rebutés ? »

« Je l'imaginais plein du regret d'avoir manqué une pareille occasion de se faire si aisément connaître. Car c'était tout ce qu'il voulait : être connu comme artiste ; et le fait d'être le premier à imiter, même maladroitement, cette technique, lui aurait valu l'espèce de renommée qu'il désirait et qui était la seule qu'il pût jamais obtenir. « Dire que si j'avais donné un peu plus d'attention à ces albums, chez Marie des Neiges... ! »

« Mais en y pensant mieux, je suis revenue de cette imagination. Assurément, il ne regrettait rien. Il avait dû trouver de bonnes raisons pour expliquer à son amour-propre l'échec de travaux où il n'avait rien mis de lui-même. Et puis son ambition devait être proportionnée à ses aptitudes artistiques : faible. Il la rebuva sans peine, comme il avait rebuté ces albums américains. Son attention s'en détourna, se porta vers des désirs plus faciles à contenter.

« Et, repensant à son ouvrage, j'ai compris que sa médiocrité venait, elle aussi, de son inattention. Il devait rebuter ses sensations les plus délicates, ses meilleures idées à peine formées, et tout ce que la nature et l'art lui offraient de plus excellent, de plus secret, de plus inutile, de plus universel. Il rebutait la vérité et la vie.

« Mais ne sommes-nous pas tous doués de ce pouvoir de mort, bien qu'à des degrés différents ? Car si l'inattention, toujours augmentée, aboutit à l'aliénation en passant par la sottise, jusqu'à quel point de clairvoyance arriverait une attention toujours élargie et augmentée ?... Quelle hiérarchie des esprits, et, dans les esprits, des pensées, cela nous fait concevoir !

« Ai-je dit, en commençant, que l'attention était une vertu, ou encore un don du Saint-Esprit ? J'ai pris un masque, et maintenant je le rejette. Autre chose qu'une vertu ! et plus qu'un don du Saint-Esprit ! Car ce tendre à quelque chose est un résultat, et dépend d'une cause. L'attention n'est que le signe

visible d'un pouvoir invisible, et oserai-je vous nommer ce pouvoir ?

« Ah ! vous m'aviez mise au défi de faire l'éloge du Rebut ! « Vous, Marie des Neiges, délicate et pure comme votre nom, vous chatte blanche, vous qui faites du monde entier, dans vos tableaux, une féerie aristocratique, un carnaval divin où le moindre animal, un lévrier, une colombe, est un prince enchanté, — vous allez nous faire l'éloge de ce qui est tout le contraire de vous ; vous allez, pour notre amusement, vous vautrer dans le Rebut. »

« C'était comme ce jeu de mon pays, qui consiste à faire ramasser aux enfants, avec leurs dents, des fèves dans de la farine mêlée de poudres de plusieurs couleurs. Et voyez où nous en sommes : à ce pouvoir dont le nom est celui de Rome lu dans un miroir. La cause du Rebut est trop belle pour être difficile à plaider. Tous les échos du monde nous parlent de la Pierre que ceux qui bâtissaient avaient rejetée ; et toute grandeur, et toute beauté, et toute bonté, et toutes les grâces méconnues répètent les paroles

apostoliques : « Nous sommes comme les ordures du monde, comme les balayures qui sont rejetées de tous. » Si bien que le seul mot de Rebut nous porte au sommet de toute pensée humaine, fait tressaillir notre âme, et nous approche des Anges. »

VALERY LARBAUD.

ESSAI SUR LA PENSÉE DE SAINT AUGUSTIN

Tiré d'une Introduction aux *Soliloques*, à paraître dans la collection
Écrits Intimes. (Éditions de la Pléiade. J. Schiffrin).

— Que veux-tu donc connaître, toi qui demandes à savoir ? — Mon âme et Dieu. — Rien d'autre ? — Rien. — Mais que peux-tu donc savoir, toi qui ignores tout ? — Je sais que j'existe, que je suis là présentement. Je suis certain de ma présence, ne pouvant jamais être absent de moi-même. Je vis. — Mais sais-tu bien que tu vis ? — Je le sais. « Car qui donc pourrait douter qu'il vit, et se souvient, et comprend, et veut, et pense, et sait, et juge ? Il a beau douter ; s'il doute, il vit ; s'il doute, il se souvient pourquoi il doute ; s'il doute, il conçoit qu'il doute ; s'il doute, il veut être certain ; s'il doute, il pense ; s'il doute, il sait qu'il ne sait pas ; s'il doute, il estime qu'il ne doit rien accepter témérairement. Qui doute par ailleurs, ne saurait douter de tout cela ; autrement, il ne pourrait douter de quoi que ce soit. » — Mais peut-être tu dors, et tout ce que tu crois être, tu ne le vois

qu'en songe ? — Aussi ne dirai-je pas : je suis éveillé, mais : je vis.

Je me sais donc vivre. Que je dorme, que je veille, que je pense, que je doute, que je me souvienne, que je veuille, que j'aime : je vis. Et puis-je douter encore que je veuille vivre ? Je veux vivre, c'est certain. J'aime la vie, j'aime l'âme vivante. Autrement, comment vivrais-je ? Toute vie ne veut-elle pas plus de vie, ne craignant rien tant que de ne plus être ? C'est pourquoi l'âme pensant à elle-même se dit : Je t'aime, ô mon âme.

— Pourtant, toi qui t'aimes, te connais-tu toi-même ? Sais-tu ce que tu es toi ? Peux-tu dire, parlant de toi à toi-même : Je me connais et je me comprends. Tu vois ce qui se passe en toi. Tu regardes, et déjà tu ne le vois plus.

Et cependant toi qui te vois, n'es-tu pas celui que tu vois ? N'es-tu pas celui qui est vu par toi-même ? Comment donc peux-tu te voir, tout en ne te voyant pas ? Et comment peux-tu te connaître et t'ignorer

en même temps ? « Pourtant, ce n'est pas le ciel du ciel, ni la dimension des astres, ni la mesure de la mer et des terres, ni les bas-fonds de l'enfer, dont il s'agit ici, c'est nous que nous ne savons pas comprendre ; trop hauts, trop puissants pour nous-mêmes, nous dépassons les bornes étroites de notre science ; nous ne pouvons pas nous emparer de nous-mêmes, et pourtant, nous ne sommes pas hors de nous. » Car qu'est-ce donc qui est plus proche que toi de toi-même ; qu'est-ce qui peut être plus à toi que toi ? Comment peux-tu ne point te connaître, toi qui n'a jamais été sans t'aimer ? Et qu'est-ce donc que tu connais, si tu ignores celui qui connaît ? « Que savons-nous donc si ce qui est dans notre âme, nous l'ignorons, puisque tout ce que nous savons, c'est par l'âme seule que nous pouvons le savoir ? »

Je te parle, et déjà tu n'es plus, Je te cherche, et je ne te trouve pas. C'était ta pensée que je cherchais, et déjà elle n'est plus. Je voulais la retenir, mais elle m'a échappé. Où es-tu donc que je ne te voie

pas ? Toi, qui es moi, comment peux-tu être loin de moi et autre ? Puis-je donc être sans moi, tout en étant moi ? Ne suis-je donc plus ce que j'étais ou est-ce toi qui est devenue autre ? « Mais où donc cherchons-nous, sinon en nous-mêmes ? Et que cherchons-nous, sinon nous-mêmes ? N'est-ce pas comme si nous n'étions pas en nous, et comme si nous étions allés ailleurs, nous abandonnant nous-mêmes ? N'es-tu pas saisi, et comme pénétré d'horreur, devant de telles profondeurs ? »

Tu es donc, et tu n'es pas, toi que je sais être ; tu vis et tu ne vis plus, toi que je sais vivre. J'erre en toi, mon âme, et je ne trouve pas en toi où me reposer. Tu es immense, et dans ton immensité, je ne suis plus chez moi, tout en ne pouvant pas ignorer que cette immensité, c'est moi. Qui pourra donc me sauver de moi-même, afin que je sache être à moi ?

Mais comment serais-tu heureuse, ô mon âme, puisque tu te fuis, et que tout en toi te fuit. — Non, je ne saurais être heureuse, tant que moi qui suis, à tout

moment, je ne suis plus, tant que ce qui vit en moi, se meurt et que rien en moi n'est un et ne dure.

Et comment donc pourrais-je durer, et être à moi invariablement, moi qui ai un corps ? Comment pourrais-je demeurer en moi et être à moi, tant que mon corps vit d'une vie dont je ne suis pas le maître. Je change avec mon corps, je change avec les âges, je change avec les lieux et les temps, je change par les maladies et les défaillances de la chair.

Et quand, fuyant mon corps qui change, je me retire en moi-même, que puis-je y trouver qui dure ? Mes pensées changent, et vont tantôt à tel objet, tantôt à tel autre. A peine les ai-je conçues qu'elles semblent m'abandonner. Je pense et je crois me voir penser ma pensée, mais bientôt elle n'est déjà plus et en vain voudrais-je la rappeler. J'aime, et bientôt ce que j'ai aimé me fuit, et moi qui l'aimai j'ai cessé d'être. Tantôt je veux, tantôt je ne veux plus. Tantôt je sais, tantôt j'ignore. Tantôt je me souviens et tantôt j'oublie. Où donc demeure-t-il, ce moi qui se sait être ? N'est-il pas tantôt ici et tantôt là ?

N'était-il pas hier et ne sera-t-il pas demain, sans que je puisse jamais l'arrêter au moment où il passe, et lui dire : tu es.

Comment alors serais-je heureuse, n'étant pas ? Comment serais-je heureuse, moi qui veux vivre, tant que la vie, qui vit en mon âme et qui est mon âme et que j'aime, en moi passe et se meurt ? — C'est donc pourquoi tu es malheureuse, toi qui veux être heureuse et ne peux vouloir autre chose. N'est-ce pas parce que tu es changeante et corruptible ? Tu aimes ce qui ne passe pas, la présence sans absence, l'unité sans dispersion, la connaissance sans oubli, l'être sans le non-être, la vie sans la mort, la vie même de la vie ? Et aimant l'éternité, tu t'es dit : Je ne vis pas. « Qu'est-ce donc la vraie vie, sinon celle qui est la vie éternelle. » J'aime et bientôt je n'aimerai plus. Peut-il y avoir amour sans éternité ?

Ainsi tu te parlais à toi-même, et quand tu rencontrais ce qui n'est pas éternel, bientôt tu t'en détournais, amoureuse que tu étais de l'éternité. Et tu

disais : ce n'est pas ce que je cherchais, ce n'est pas ce que j'aime. Je l'ai aimé, tant que je ne l'avais pas, et je ne l'aimais déjà plus quand je l'avais. « Je ne serai pas rassasiée de ce qui est mortel, je ne serai pas rassasiée de ce qui est dans le temps. » Il me faut quelque chose d'éternel, il me faut l'éternité. Car où donc ailleurs me reposer, moi qui veux être, et qui en aimant cherche le repos en ce que j'aime, afin que dans mon amour je puisse durer. Mais nulle part je n'ai trouvé ce que cherchais ; partout où j'allais, j'ai rencontré le néant, et toutes les créatures m'ont dit : ce n'est pas moi que tu cherches, c'est un autre, c'est celui qui est la vie de notre vie, étant la vie de toute vie. Lui est beau parce qu'il est beau, tel qu'il est, et qu'il ne saurait être autre qu'il est ; mais nous sommes beaux, sans l'être, n'étant pas ce que nous sommes, et beaux nous-mêmes. Qui donc pourrait nous dire beaux, puisque notre beauté vient et s'en va, et que nul de nous n'est beau que de ce qu'il est beau, lui qui ne peut changer et être ce qui n'est pas. Quand tu nous aimais, tu ne nous aimais pas, nous, mais ce qui

est beau, le beau qui se voit beau, étant beau pour lui-même. Pourquoi donc disais-tu, t'adressant à telle créature ou à telle autre : vous êtes ce que je cherche. Ne vois-tu donc pas notre néant ? Ne vois-tu donc pas, toi qui nous aimes, que quand tu nous aimes, déjà nous ne sommes plus ?

Tu te taisais alors, ô mon âme. Tu te sentais pauvre dans tes richesses, et dénuée de tout dans ton abondance. Mille voix t'avaient appelée et t'avaient dit : je suis à toi. Tu étais allée de-ci de-là, aimant ce qui s'offrait à tes regards. Et tu avais traversé les temps, croyant pouvoir posséder ce qui s'en va et se perd dans le néant. Mais inquiète, tu t'es arrêtée en route. Où suis-je donc moi, demandais-tu, et personne n'était là pour te répondre. Alors rentrant en toi-même, tu t'es dit : je ne m'abandonnerai plus moi-même, afin de ne pas me perdre à ce qui n'est pas moi. Je demeurerai en moi et rien ne pourra plus me distraire de moi-même. Pourquoi donc chercherais-je au dehors ce que je ne puis trouver qu'en moi-même, puisque c'est en moi que je pense et que j'aime ce que je vois au dehors ?

Tu disais vrai. N'es-tu pas meilleure que tout ce que tu vois, toi qui le vois ? Contemple les astres dans toute leur splendeur. Ils sont grands et beaux, mais n'es-tu pas plus belle et plus grande ? Qui donc les voit, qui donc les distingue, qui donc les mesure, qui donc leur dit : vous êtes ou vous n'êtes pas, qui donc les aime et qui donc loue leur beauté ? Fais-moi voir celui qui les voit. N'est-ce pas toi, invisible toi-même, qui les vois ? N'est-ce pas toi qui les pense ? Vois le soleil qui se lève. « Que les mouvements du soleil sont lents auprès de la rapidité de la pensée. » « En un instant tu as pu penser ce que va faire le soleil : il ira de l'est à l'ouest et voilà déjà qu'il se lève demain dans une autre partie du ciel. Mais tandis que ta pensée accomplit tout cela, lui, il est resté en arrière, et toi tu as déjà parcouru tout le chemin. » Que tu es grande, mon âme ! N'est-ce pas toi qui penses tout ? Et celui qui pense, n'est-il pas meilleur que tout ce que sa pensée pense ? Grande tu es, ô mon âme, toi qui penses toutes ces choses. Invisible tu règnes dans le corps, et les membres t'obéissent. Tu regardes et tu

écoutes, et les choses viennent à toi et sont en toi, pour demeurer en ta mémoire où tu règnes sur une infinité d'images qui sans toi ne seraient plus. Vaste est le monde que tu embrasses, ô mon âme, et nul ne connaît ses limites. Que cherchais-tu donc au dehors ce qui est en toi ? Toi qui es belle en toi-même de tout ce qui est beau, et meilleure toi-même que ce que tu aimais comme étant en dehors de toi, garde ton amour en toi, pour qu'il ne te fuie pas, toi qui t'aimes dans les choses que tu aimes, et ne retrouves dans ce qui est beau que ta propre beauté.

Mais en vain t'es-tu cherchée toi-même parmi les pensées qui ne sont plus. Tu passes avec ce qui passe, et bientôt tu ne seras plus. Ce n'est pas en toi qu'est ta demeure. — Mais où est-elle donc ma demeure puisque tout cela passe, qui est en moi et en dehors de moi ? — Au-dessus de toi est ce qui ne passe pas, ce dont personne ne dit : quand était-ce donc et quand est-ce que ce sera, mais : c'est, et c'est toujours. Va au delà de toi, toi qui t'es élancée au delà des cieux,

du soleil, de la lune, et des étoiles qui se voient, pour demeurer en toi, qui es invisible. Elève-toi au-dessus de toi. Va retrouver Dieu.

— Mais comment l'atteindrai-je jamais, s'il est au-dessus de moi et si élevé que je ne puisse l'atteindre ?

— Il est en toi au-dessus de toi, ô mon âme. Elève-toi jusqu'à toi. Elève-toi au-dessus de toi, jusqu'à ce que tu sois chez lui.

— Mais quand je m'élève vers lui, bientôt je retombe. Je voudrais m'élancer vers lui et quelque chose me retient. Je voudrais voler vers lui et quelque chose m'alourdit et m'arrête. Je tombe et je glisse vers ce qui n'est pas.

— Aime celui qui est : aime Dieu. Le voit celui qui l'aime. Que ton cœur te précède et te prépare la demeure. Ton cœur déjà te dit : je suis chez Dieu. Pourquoi donc ne viens-tu pas ? Dis-lui : attends-moi, je viens.

— Déjà tu es chez lui, toi qui aimes. Ton amour t'a élevée au-dessus de toi et tu t'es tournée vers lui, qui est l'amour de ton amour, l'amour dont tu aimes,

l'amour qui aime en toi et l'amour que tu aimes. Ton cœur chante et les choses se taisent. Ton cœur déjà chante le chant des anges ; ton cœur chante Dieu.

— Mais que cherchais-tu donc quand tu cherchais à te connaître ? — Je cherchais Dieu. — Mais ne disais-tu pas, parlant de toi à toi-même : je vis ? — Chantant éternellement ses louanges : je vivrai.

BERNARD GROETHUYSEN.

PRÉPARATIFS DE CRÉATION

*Dieu ! que j'aimerais vous ressembler,
Lord des Lords, cher Seigneur, et arriver
à faire quelque chose de bien en six
jours...*

(Aparté d'apprentis.)

DIRECTIONS

... Et, surtout, fais bien attention : ne joue pas avec la force centripète ni la centrifuge.

... Le meilleur de soi est subjectif, reste à l'intérieur : ne le sors pas trop, de peur qu'il ne s'oxyde. Ne sors couramment que le médiocre, plus à l'épreuve des intempéries et pouvant supporter la rouille.

... Au choix : romanesque et ardeur de la tête vers une vie plate ou bien plate tête sous une vie remuante, à éclats.

... Tu peux te répéter comme la mer.

... Jette ta cigarette. Cette tétine de fumée est bonne pour les nourrissons incapables de puiser le rêve à même le monde. Il y a le ciel ivre qui, sous les vents tournants, arrache le soleil et le vide d'une lampée ; il y a la mer, extatique jusqu'en ses fureurs. Jette ce hochet : les griseries éternelles sont à portée

... Jusqu'à cinquante ans, tu peux te risquer dans les zones impures. Tu ne t'y embourberas point, tu t'en nettoieras. Jusqu'à cinquante ans tu as chance d'éviter que tes vices ne se fixent et ne réveillent les pestilences de l'hérédité.

... But : la chose exceptionnelle qui n'aura pas de lendemain.

... Le temps ? Encore un préjugé. Et la morsure corrosive de l'air ? A l'abri de l'air, quantité de destructions et d'altérations, faussement attribuées au temps, ne se produisent plus. Garde-toi donc et tes œuvres des courants d'air. Garde-toi, d'ailleurs, de te confiner.

... Tout ce qui surgit est vrai. Tout rapprochement, toute rencontre. Rapprochement de gens, d'idées, d'images. Il ne s'agit pas, sous prétexte de raison, de fausser les carrefours et de briser les mélanges de l'admirable matière première.

... Pas trop d'instinct de propriété, n'est-ce pas ? Si ton talent a l'emportement du génie, gare qu'il butte et se foule ! Maîtrise-le ; rends-le modeste. Car il se peut que ce soit l'époque qui t'environne qui ait du génie, pas toi.

*Entouré d'une grille,
N'ayant d'amis que les oiseaux,
L'homme de génie brille,
Aussi ignoré qu'un sot.*

MŒURS

... La colère provient d'une accélération. C'est un paquet brusque, coagulé, de passion, de mouvement qui tombe sur la paix plate. En somme, c'est une catastrophe. Fréquente chez les gens lents, elle leur fait rattraper et même dépasser, en un instant, la vitesse de la vie qu'ils n'ont pas jusque-là dépensée. Un homme d'activité vive et soutenue c'est-à-dire pour qui l'allure normale de la vie est rapide, est moins exposé à la colère, en a moins besoin et sans doute en use moins.

Tu peux avoir sur le monde les foulées d'un grand train qui fait sans cesse un peu de tonnerre aux oreilles de la curiosité, ou bien le traintrain d'un train omnibus enregistrant quantité de petites stations de chemins de croix domestiques avec, de temps en temps, quelques déraillements colériques.

... Vivre c'est changer promptement et subtilement, dans l'immobilité. S'agiter, se déplacer, c'est, en contrariété de la vie, sa syncope, dont la cause est un accident extérieur. L'existence moderne, ce qu'on nomme la paix civilisée, est un continual orage qui frappe et abîme la vie.

... De quelque ordre, de quelque pays que l'on soit, on ne devrait admettre comme vrai que ce que l'on serait disposé à croire vrai si l'on était d'un autre pays, d'un autre ordre. Que de cordons douaniers, que de prohibitions à franchir encore, grand Dieu !

... Fécondité de l'homme des villes : urbanisme, urbanité. Un peu d'attention : Il suffit de changer de dix minutes son horaire quotidien ou de tourner une rue, dix pas plus loin, chaque jour, pour faire mourir des centaines de personnes qui étaient devenues familières et chères, par le frottement répété. Il est vrai qu'il en vient, aussitôt, cent autres que l'on aime autant. — Tout va bien.

MONNAIE DE PASSIONS

... Corbillard attelé à quatre. Le mort est content. Cela lui rappelle son mail.

... Journaux, cinémas : une griserie, un attachement, comme naguère l'église, le livre de prières. Et le même dispersement.

... L'encolure montagneuse d'un cheval découpe la promenade en deux versants. Si le cavalier se penche sur l'arçon de droite pour causer avec quelque femme ou boire quelque coup d'étrier, tout disparaît à gauche. Il est comme derrière les Pyrénées. Lorsqu'il se redresse, il découvre ce qui est à gauche avec la fraîcheur d'un piéton au haut d'un col. Automobile, rouleau qui aplatis les paysages, lit où, couchés, tous les regards sont horizontaux.

Ah ! cela devait finir en avions, je vous l'avais bien dit, en avions pour qui la terre n'est plus rien !

... Cafés, salles d'attente de tous les trains de vie qui s'entre-croisent. Les vraies salles d'attente pour trains géographiques ? Peuh !

*... Avec quelle mollesse
Les moutons s'égrènent
Sur les prés salés.
Ni l'abandon des reines*

*Que favoris délaissent
Ni la chute des graines
Dans les guérets hâlés
N'ont autant de mollesse
Que les moutons qui traînent
Par les prés désolés.*

(Echo chuchoté de pastorale.)

... Ils mettent leurs oreilles pleines de soucis cachotiers aux écoutes du téléphone. Demoiselles des Centraux, que faites-vous ? Quel épanouissement ! L'oreille entend remuer, broncher, fuser, crier, ricaner toutes les dissimulations du monde. Fils de téléphone, cordons Bickford. Tout saute : mines sous les maisons. Les timbres des voix, chargés d'aveux, volent en éclats de tous côtés : les secrets agonisent. Quelle illumination ! Que d'involontaire confiance ! Quel plaisir !

... Qu'est-ce qu'ils ont tous à se mettre à la fenêtre, du haut en bas des trente-six étages, au moindre mouvement de la rue ? Quel aplomb ! Folie générale des grandeurs. Est-ce qu'ils se figurent avoir la moindre popularité ?

*... On se confronte dans les tramways,
Pleins à crever de destinées.
Ici, la diligence de Douai
Avec de rares vertus fanées.
Là, les yeux en coup de fouet
De Paris et ses Paraclets.*

... Un roseau pensant, monsieur Pascal ? Vous aviez raison : Tous ces roseaux pensants, aux mêmes heures, tiquant le long des berges des rues !

... Monsieur le Monde : ses moindres poils sont rangés comme des soldats de plomb.

... Garçons de café : eunuques obligatoires, momentanément, des belles clientes.

... Il tient sa main sur le bouton de la porte, sa montre dans l'autre main, comme on tient le bras d'un malade.

... Adieu, Adieu ! Les vieilles gens seront mortes et la cloche d'entrée dans l'autre monde chantera à cœur ouvert. Le petit rosier, près du bénitier que remplit la pluie, sera mort. Et morts, la mer, éternelle jeunesse bien réglée, et les petites pousses de toutes les plantes, et le duvet de moisson du champ que les gros bœufs, la semaine dernière, transformaient en torrent noir le long du soc. Adieu, adieu ! Tout sera mort : les plus fraîches choses, les plus fanées, les plus indifférentes au temps, soit par trop récente jeunesse, soit par éternité. Et mon cœur sanglotera de gros souvenirs enfantins.

Mais tout sera mort, car, tout de suite, commencera l'oubli qui n'a pas de temps à perdre.

FABLES SANS MORALITÉ,
MORALITÉS SANS FABLE

... Les vaches étaient à paître sur les prés verticaux. Les troupeaux de mouches paissaient la neige des tables de marbre. Un pâtre et deux chiens gardaient les vaches. Personne ne gardait les troupeaux de mouches.

... Mon ombre va devant : enfant. Mon ombre va derrière : chien. C'est quand elle vient me rejoindre sur ma droite ou sur ma gauche, menue, à pas comptés ou géante, à pas voraces, que je me demande qui elle est et ce qu'elle me veut.

... *Chaque mois, les matrices crient leur vœu d'être mères.*

... Mariages et enterrements. Dans un enterrement, des vivants suivent un mort. Dans un mariage, des morts suivent deux vivants.

... *La maîtresse d'école : mitrailleuse.*

La mitrailleuse : maîtresse d'école.

... Il n'est pas assez différent de moi pour que je le respecte et l'admire. Il l'est trop pour que je l'aime.

... (*Animalier*). Ce laid roquet, à tête trop petite sur un trop long corps sans pattes, couvert de maigre poil blanc frisotté, était ridicule. Mais, un jour, étant entré, sous le bras de sa vieille maîtresse, chez un marchand de tableaux, il entendit dire et constata

qu'il ressemblait parfaitement à l'agneau du Paraclet, dans un célèbre tableau. Il s'agita, se débattit, s'échappa ; oh ! alors ! alors ! Et de quel œil dans la rue, il toisa les chiens à la mode !

... Une femme, en sa coquetterie, a un arrière-fond de piété propagandiste.

Dieu ! boudez-la. Elle va prendre un amant. Elle l'a pris.

Dieu, souriez-lui. C'est pour le mettre à vos pieds.

... L'âme insaisissable. Oh ! vous croyez ? Le corps plutôt. Il y a beau temps que le galant a été leste, hardi, adroit en paroles et a prise sur l'âme de cette femme, qu'il ne sait encore ni comment il s'y prendra ni quand, avec le corps. Malentendu, contresens, quoi encore ? Ah ! qu'une langue diserte va vite et droit aux âmes cultivées !

... Vieilli, ayant perdu son éclat, ne connaissant plus les appels de foule qui l'amenaient à son balcon, où, plein de naïve ivresse, il saluait, qu'allait-il devenir ? Sa vieille bonne qui lui servait, au pis aller, d'Egérie, eut une idée : elle fit placer, au dehors, à côté du balcon, une grosse horloge. Les hommes peuvent avoir perdu le respect de toutes les souverainetés, la superstition de toutes les dominations : ils lèvent, toujours, les yeux, avec obéissance et effroi, vers les horloges qui règlent leurs montres et leurs devoirs.

En se mettant au balcon, à côté de l'horloge, le vieux grand homme reçut, de nouveau, de beaux regards dévotieux qui étaient pour l'horloge et qu'il crut pour lui.

... On met partout des glaces pour mieux voir. Ingénieux ingénieurs ! On ne pouvait plus prendre son café en paix. Tout le temps, des catastrophes : les tramways, à travers les glaces, fonçaient dans le café et s'enfonçaient dans l'orchestre qui ne bronchait

pas. Qu'est-ce que cela veut dire, dites ? Un miracle évidemment, mais pareil, apparemment, à la plus simple chose, car personne n'y faisait attention. On regarde l'heure dans la glace. Elle va à reculons. Il faut beaucoup de sang-froid, vous savez, pour mener une vie tranquille. Ingénieux ingénieurs !

... Il fut si satisfait de son mariage qu'il voulut que tous les dieux fussent de la fête : Il se maria donc trois fois : à l'Eglise, au Temple, à la Synagogue.

... Langage : Verbalisme. On ne parle pas : on verbalise. Et le verbe de Dieu ?

O Jésus, ton grand verbe tourne au procès-verbal.

... (*Animalier*). A la vue du boucher, le veau se donna la mine d'un chien. Comme les chiens, il s'assit sur son derrière, se lécha. Il réussit même à aboyer.

C'est ainsi qu'il put grandir et devenir vache. Quand il fut vache, il essaya de ressembler à un cheval, ou bien à un chameau. Il n'y parvint pas. De sorte qu'à bout de lait, il finit par retomber entre les mains du boucher qui vendit sa viande comme du bœuf.

... Un instant ! un instant ! Mais donnez-vous donc la peine d'entendre :

On entend approcher le silence de la neige.

... Elle regardait ses mains. Ses mains étaient plus âgées qu'elle ou, du moins, plus dégagées de ses préjugés de vivre. C'étaient des mains lasses et en peine, d'une autre classe que la sienne...

... Le tout est de savoir quand le père, par sollicitude, arrachera quelque chose, la chose, la grande chose en question, des mains de son fils et si celui-ci,

s'en apercevant, s'y attachera aussitôt, par sauvegarde, avec passion.

Ayant eu, dès sa plus petite enfance, de la vocation pour cet événement, il n'avait pas cinq ans qu'il se tenait déjà à l'affût, prêt à taper sur les doigts de son père, au cas où ils s'approcheraient de la fameuse chose en question.

... Il prit définitivement pour cellule où méditer et lire dans la solitude, les water-closets. Ils étaient d'ailleurs à l'anglaise, le ventre libre, la conscience nette. Celle de Joseph s'y épanouit librement. Le seul ennui était de céder de temps en temps, la place, par politesse pour le besoin de solitude que pouvaient éprouver les autres membres de la communauté.

... Elle ne sera pas heureuse. Cela se lit dans son bonheur : gestes de joie trop soumise, tendresse molle de regards prêts à fondre et s'écouler en larmes. Cela

se voit à la tendresse dure, quand il se penche sur elle, de celui qui fait son bonheur et qui l'adore.

COLONIES

... (*Animalier*). Les chameaux n'eurent plus soif, le désert étant damassé de pipe-lines qui alimentaient les oasis artificielles.

Mais — on n'est jamais tranquille — ils eurent des vapeurs. Tout le temps, ils manquaient de se trouver mal à cause de l'odeur des bidons d'essence qu'ils transportaient à présent et à laquelle ils ne pouvaient se faire. Les chameliers prirent l'habitude de leur tapoter les tempes avec des mouchoirs mouillés et, au lieu des triques dont ils écorchaient leurs jarrets, de se servir de gros bâtons à migraine que les chameaux léchaient, ensuite, avec reconnaissance.

HENRI HERTZ.

QUATRE FLEURS

DU MIROIR DE LA PERFECTION

I

*Sur les pierres aussi quand il marchait
Avec une grande crainte et révérence
Il marchait en l'amour de celui
Qui est appelé pierre
Aussi quand il disait le psaume : sur la pierre
Tu m'as porté, il disait en la plus grande révérence
Les pierres sous mon pied, tu m'as porté.*

II

*Aussi au frère qui faisait le jardin
Il disait de ne pas cultiver toute la terre
Uniquement pour les herbes comestibles
Mais d'abandonner une partie de la terre
Afin qu'elle produisît des herbes verdoyantes
Qui dans leur temps produiraient nos sœurs les fleurs
En l'amour de celui
Qui est dit fleur des champs et lys de la vallée.*

APPARENCE

*La fraîcheur descend des montagnes
Le jour se retire tous ses rayons usés
Des cloches sont des bouquets de seconde lumière
Oh qu'il en soit ainsi après ma mort
Les lèvres se souviennent qu'il y a Dieu
Tandis qu'on est dans ce couloir étrange
Mais déjà ma mort me touche, et fait chanceler
Ce soir cru avec la lune qui se lève.*

FRÈRE EGIDE D'ASSISE :

*O mon frère ô mon beau frère
O amour frère
Fais-moi un château qui n'ait ni pierre ni fer
O beau frère une citadelle
Qui n'ait pas de pierre et pas de porte !*



*A la limite naturelle des montagnes
La terre est parfaitement bleue vue de très loin
Si l'on approche elle n'est pas seulement verte et jaune
Mais pleine d'un appel étrange comme si
Toutes les couleurs franchies venait la couleur pre-
[mière.*



*Prenant sa misère dans sa main elle s'avance
Il fait extraordinairement beau
Une lumière*

*D'ascension entre Santa Marta et la vieille tour,
Elle s'assied prenant pitié du chemin
Troublée parce qu'elle mourra dans cette lumière.*

CORVIGLIA

*Là-bas il est humble
Il n'a plus soif d'être aimé ni compris
Là-bas « qu'y a-t-il entre toi et moi ? »
Là-bas il est pauvre
Ses habits sont plus vieux que son cœur
Son visage est plus doux que sa main,
Là-bas il est seul
On a passé furtivement sur la neige éblouissante
On est venu, on est reparti, il est là.*

PIERRE JEAN JOUVE.

SAINTE RUSSIE

Couché sur le poêle à la veillée, un petit juif racontait, et il disait :

« Il y a le moujik qui part avec un énorme pain, à deux jours de marche dans un champ du seigneur : il travaille la terre, il mange son pain noir comme la terre, il dort sur la terre, et après quinze jours, rentré dans sa maison, il boit l'eau-de-vie avec sa femme et ses enfants, et il fait un autre enfant pour qu'à son tour il cultive un champ du seigneur, mange du pain noir, se soûle et fasse des enfants qui à leur tour cultivent les champs du seigneur. Et ils disent que les moujiks sont sales, qu'ils sont ivrognes et qu'ils vivent comme des bêtes. Et il y a des patrouilles d'anciens cosaques qui visitent les champs du seigneur, donnent des coups de fouet aux moujiks et se saoulent. Et il y a les popes qui reçoivent l'argent du seigneur, donnent le bon Dieu aux moujiks et se soûlent. Et il y a le seigneur qui se soûle et il y a tous les seigneurs qui se soûlent, et par-

dessus tous les seigneurs il y a le tzar qui se soûle ». Et le petit juif disait là des paroles de vérité.

Puis, les eaux devinrent pâles, le ciel tourna en lait, et ce fut le Printemps.

* *

... Comme le printemps les révolutions naissent avec des chants. Liberté ! Liberté ! On s'embrasse sur des bouches sales.

Comme le printemps ses bourgeons, éclatent les petites bombes de cheddite en boîtes à sardines, « toujours à mieux » ; ils font sauter les vieilles catégories de l'esprit. Idée pure ! On ouvre des perspectives nouvelles à coup de dynamite. L'Europe entière sera refondue à la chaleur des petites marmites.

L'auto blindée a fait le vide dans la rue. Les palais regardent avec des yeux crevés le silence de la mort. Seul un phonographe abandonné joue encore la valse de Faust. C'est beau, le sang sur la neige !

Les grands-ducs se sauvent par les caves. On a

emporté le prince Fedor entre deux matelas. Orosof est parti caché dans une tinette. La princesse a pu gagner la frontière en vendant son dentier, sa fille et ses petites cuillères. De Némidoff a été jeté nu roulé dans sa pelisse à la Néva. Le duc Minousky, ce vieil avare, ils l'ont enfermé dans son coffre-fort après avoir pris l'argent. Des soldats ont déshabillé la jeune duchesse et lui ont mis ses scapulaires en cache sexe. O peuple romanesque ! Avec ses chemises roses, ils s'enveloppent les pieds dans leurs bottes. Cela vaut toujours mieux que des chaussettes russes.

Incendies, pillages, vins, spiritueux et caleçons de soie. On entend sauter les bonbonnes de vieux cognac. On a fait des robes aux filles de joie avec les chasubles et les manteaux des Vierges. Quand on a voulu prendre l'argent des reliques, c'étaient des vieux os dans du papier de chocolat. Il y avait longtemps que les grands-duc avaient passé par là.

Crève donc, vieille société ! Lebedeff est le grand justicier. Il connaît le monde, car il fut valet de pied. Il a été aussi plongeur de vaisselle, portier de majestic

et moine au mont Thabor. Il a couru l'univers, de la Rotonde aux bars de Brooklyn, portant un explosif formidable écrit sur sa manchette sale. Il est immensément laid avec sa barbe où l'on a dormi et ses pieds noirs de prophète. Humoriste à ses heures, du boudoir de la princesse Marie il a fait sa chambre de torture. Les mandats d'arrêt pleuvent comme des billets de cent roubles. Inflation. Les prisons sont trop petites. Il en installe dans les vieux tramways, les couvents et les palais. On a mis cinquante condamnés dans un salon de bois doré à décor de vernis Martin. On y voit le vieillard classique avec sa fille héroïque, qui, pour donner du lait à son père se laisse violer dans les water par le capitaine des gardes. Lebedeff a parfois des réactions gentilles. Il a permis à une famille d'apporter sa cage à serins.

Chaque soir, à dix heures, on entend le phare tournant d'une mitrailleuse dérouler son papier tue-mouches.

Stalactites de cadavres glacés, les égouts en sont bouchés ! (Tout est prévu : un dentiste d'Etat enlève

aux morts leurs dents d'or.) Il y a aussi des pendus du plus haut comique.

* * *

Maintenant, le monde est innocent, comme un nouveau-né, couvert de sang!

On organise la vie avec des bureaux, des cantines, des enquêtes, des discours et des décors en escaliers. Des haut-parleurs débitent des maximes de Jean-Jacques Rousseau. Le drapeau est rouge, les affiches, le sang, le feu, les cache-nez. Les étoiles aussi sont rouges. (On a dû envoyer une flotte en Turquie chercher du vermillon.) Chacun est à sa place. Alexeieff a une mission. Fédor a une mission. Ils ont tous une mission. (Confidentiel. Le romancier Borovine, chargé de la propagande sur la Côte d'Azur, y fait sauter la société à coups de bouchons.) Tout le monde est de la police, et puis les autres aussi. Ils sont nombreux, les serviteurs de la révolution. Elle est sortie du crâne en œuf d'un petit juif. Il est son père. Il y a la mère de

la révolution, il y a tous ses fils. Il y a aussi ses tantes.

Les aristocrates qui ne sont pas tués ont trouvé des situations. Ils sont cochers, égoutiers, officiers rouges. Le prince Igor est danseur subventionné. Le général Péterhof est au palais du gouvernement, dame des lavabos.

L'Etat met de l'ordre dans tout, dans l'armée, la science, la cuisine, l'amour, les arts. Il enseigne le chant par les valeurs plastiques et la peinture par les équivalences spatiales. Désir d'élévation, culture ! Le soviet des boyaudiers adresse une pétition pour obtenir une chaire de cuir repoussé. Grandes fêtes du peuple en échafaudages, en plans inclinés, avec des peintures de sémaphores, des devises prolétariennes, des bustes de Lénine, des silences réglés, dans le synchronisme des lumières et des musiques de couleur. Delnakouska drapée d'étoiles, d'étoiles rouges, chante l'hymne aux instruments agricoles. Les bureaux dressent des fiches anthropométriques pour des rapports sexuels conscients et organisés. Age d'or du sentiment. Olga partage son amant avec sa sœur et

sa grand'mère. Age d'or de la justice. Les anciens du village s'assemblent sous les sapins des légendes. Ils ont condamné à mort une chèvre qui avait dévoré un portrait de Lénine, et un bourgeois parce qu'il avait dit : « La république était plus belle sous l'empire ».

Justice, Fraternité, Amour, Liberté ! Marteaux et Fauciilles : Il y a plus de fauciilles que de moissons. Ils ont tellement parlé que le blé ne pousse plus. Là où ils ont dit des paroles il ne vient même plus d'herbe. On a faim. Ils sont cent cinquante millions qui ont faim. Dans les entrepôts d'Etat, il y a des matelas, des livres, des machines à écrire, des bains de siège, des automobiles, des tableaux, des caisses à rendre la monnaie ; il y a des pommes de terre qui pourrissent dans des baignoires. On a faim. On raconte que des soldats ont mangé les lions du jardin zoologique. Des apôtres mangeurs de sentences parlent de nourritures célestes.....

Et le froid ! A Smolensk, on fait du feu avec les cadavres embaumés des nobles. On se couche les uns sur les autres pour se tenir chaud. Dans une chambre,

femmes et hommes ils sont neuf. Gregorief prend la morve et tous ensuite ont la morve. Le médecin de service les abat au revolver.

Les jours sont longs comme la famine. Sur la neige, les derniers soleils se traînent comme des loups malades. Chants des ventres creux, ombres des vies tristes sur les bouteilles. Les hirondelles ont des cris d'enfants qui jouent dans le crépuscule, mais les enfants ne jouent plus. Oh ce soir, ce ciel maculé de noir, taché de rouge comme du papier d'imprimerie qui aurait enveloppé de la viande... On a peur ! Les vieux mythes sauvages sortent des cavernes.... les anciens dieux en écorce d'arbre, les loups-garous, les spectres, les assassins... Parfois, la nuit, un appel qui va retomber là-bas, dans l'eau du fleuve, comme une fusée perdue. Il y a une éternité de silence au fond de la Néva....

« Nitchevo ». On bouche le vide de la vie avec des alcools, des larmes, des accordéons, avec des viols, avec des crimes. Stépanof, le danseur, on l'a découvert étranglé qui portait incrusté dans la nuque le râtelier

du vieux Kullmann, le commissaire du peuple, soudain frappé d'hémiplégie....

* * *

Alors, on rappela les banquiers qui font sortir la fortune d'un puits à pétrole, les marchands de vierges, les commissionnaires, les intermédiaires, les concessionnaires, les adjudicataires, les vendeurs de draps de troupe, les leveurs d'options, les mercantis en produits alimentaires, et la vie recommença....

Tout de même, tout de même, un peuple est grand qui nourrit des poètes.

RENÉ GUILLERÉ.

